

12

CRITIQUE D'UNE CRITIQUE

PAR

EMILE CHASSINAT

Tirage à part du *Recueil de Travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*. Vol. XX.



PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR

67, RUE DE RICHELIEU, AU PREMIER

—
M DCCC XCVII

AVANT-PROPOS

J'ai dit ailleurs comment M. de Rochemonteix avait conçu l'idée de publier toutes les inscriptions et tous les tableaux gravés sur les murailles du temple d'Edfou¹. L'événement contraria ses projets pendant de longues années, puis la vie lui manqua au moment même qu'il commençait à les exécuter.

L'entreprise était si peu avancée que beaucoup auraient hésité à en assumer la charge. La première feuille était seule terminée, les quatre suivantes avaient été corrigées soigneusement par l'auteur, mais le bon à tirer y manquait, enfin soixante pages environ de manuscrit se trouvaient dans les cartons de l'imprimeur; pour le reste, il n'y avait plus que des estampages et les croquis pris jadis en face du monument. Tous les matériaux d'une grande œuvre gisaient là en chantier, mais les uns dégrossis à peine, les autres à l'état brut et en quantité telle que la masse en devait effrayer : ne valait-il pas mieux sacrifier les quelques feuillets composés déjà, puis léguer les caisses d'empreintes à une bibliothèque publique, où l'on serait venu les exploiter de génération en génération, jusqu'à ce qu'un Égyptologue se dévouât, assez hardi ou d'assez de loisir pour reprendre la besogne interrompue ? Relever un temple entier d'un bout à l'autre n'est point mince affaire, et plusieurs des savants qui se sont attaqués à Edfou en particulier ont gardé mauvais souvenir des conditions dans lesquelles ils ont opéré. Le plus récent d'entre eux, M. Pichl,

1. M. DE ROCHEMONTEIX, *Œuvres*, p. XVIII, sqq.

qui pourtant en a effleuré au plus quelques parois, laisse échapper à chaque instant l'expression d'une lassitude et presque d'une terreur inéluctable. Ici, c'est une frise « dont la copie lui a coûté beaucoup de travail et de peine, » pendant une chaleur qui quelquefois a pu être désignée comme infernale » ; il a même dû en examiner presque tous les signes, à l'aide « de petites jumelles, — travail long et énervant¹ ». Là, il est obligé de constater qu'un texte « se » trouve bien loin du pavé du temple et que, pour le copier intégralement, » il faut recourir à des instruments de vue, très puissants. C'est ce que nous » avons fait, tout en employant une échelle qu'à chaque moment nous avons » dû remuer, pour être assuré de bien voir. Les difficultés à surmonter en » ce cas étaient pourtant minimales au prix de celles qu'il fallait vaincre pour » copier le pendant de notre texte, ce dernier ayant été tracé avec des hiéroglyphes de fort petites dimensions. Comme nous avons été forcé de renoncer » à cette dernière tâche, il faut espérer qu'un autre égyptologue, en possession d'une plus longue vue que la nôtre, s'en charge² ». Ailleurs encore le *khamsin* se met de la partie et semble conspirer avec la hauteur des murs à rendre la situation précaire. « J'ai été blotti sur la mince bordure qui fait » saillie contre le centre du toit du temple et au-dessous de laquelle s'ouvre, » de l'autre côté, la profondeur vertigineuse du couloir de ronde. Mon travail » à peine commencé, un vent assez impétueux s'est déchaîné qui m'a donné » la sensation que la toiture du temple allait s'écrouler. J'ai eu beau me dire » que je me trompais. Après de vains efforts de poursuivre mon ouvrage de » copiste, j'ai dû battre en retraite, fortement agité par les coups de vent. » Finalement — je dois le reconnaître — j'ai été pris d'une crainte nerveuse » de la place peu commode, où je devais m'installer. J'ai donc été forcé » d'abandonner la tâche de copier entièrement l'inscription qui me tentait si » fort³. » M. de Rochemonteix avait pâti du climat, lui aussi, car il avait passé quatorze mois d'affilée à Edfou, mais la chaleur ne l'avait pas rebuté,

1. PIEHL, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, t. II, p. 23 et note 2.

2. Id., *ibid.*, p. 58.

3. Id., *ibid.*, p. 56.

même celle de l'été, auprès de laquelle les températures les plus « infernales » de l'hiver paraissent modérées. Il avait éprouvé le vertige tout comme un autre, la première fois qu'il s'était aventuré sur les corniches avec ou sans vent, mais il s'était imposé d'en triompher et il y avait réussi, afin de n'omettre aucun lambeau d'inscription si dangereusement placé qu'il le rencontrât. Il ne s'était pas laissé énerver par le maniement des lorgnettes de poche ou des instruments de vue plus puissants, il avait remué son échelle cinquante fois par jour pendant des cinquantaines de jours, sans songer à signaler le fait pour l'édification de la postérité; il avait mesuré, dessiné, estampé, copié dans toutes les postures imaginables, de pied ferme, couché sur le plat du mur de ronde, brandissant au bout d'une corde, bref, il avait accepté les inconvénients petits ou grands de son métier d'égyptologue, sans se débarrasser sur ceux qui viendraient après lui du péril de transcrire les parties trop malaisées d'accès : il n'avait vidé la place qu'après avoir terminé de beaucoup le plus gros de la besogne et pris, avec des infirmités moindres qu'il endura galamment, le germe du mal terrible auquel il succomba enfin en 1891. Il y aurait eu de la cruauté ou de l'ingratitude à laisser perdre les fruits d'un effort aussi généreux, et, enfouissant dans un coin de bibliothèque les matériaux conquis avec tant de vaillance, permettre à quelque autre de rendre sienne, au prix d'un peu de patience, l'œuvre pour laquelle Rochemonteix avait fait bon marché de sa vie. Personne ne me blâmera, je pense, de m'être décidé à poursuivre, pour son compte et en son nom, la publication qu'il avait ébauchée.

Le plan en comportait trois grandes divisions dans son esprit : d'abord, un ou plusieurs volumes d'hiéroglyphes, où les textes seraient imprimés méthodiquement et les scènes décrites ; puis une histoire du temple, où l'on verrait les époques diverses de la construction, la part que chaque souverain y avait eue, les dédicaces caractéristiques de toutes les chambres; enfin une étude mythologique, où la nature du dieu local, ses rapports avec les divinités du dehors, les particularités de son culte, le rituel de ses offrandes et de ses sacrifices, seraient examinés par le menu et comparés aux religions et au formulaire des autres sanctuaires égyptiens. Rochemonteix avait poussé assez

loin la préparation de deux sections dernières. Il en avait traité les matières principales dans les cours libres qu'il professait à la Sorbonne, et il m'en entretenait souvent, ainsi que des thèses qu'il comptait en tirer pour le Doctorat, mais il n'en avait écrit presque rien encore au moment où il mourut, et je n'en trouvai que des fragments sans lien parmi ses papiers; les chapitres les plus originaux de son œuvre étaient demeurés inédits dans sa tête et avaient péri avec lui. La première livraison des textes hiéroglyphiques put être distribuée vers la fin de 1892. Elle est de M. de Rochemonteix lui-même, à une dizaine de pages près, qu'il me fallut aller chercher sur l'estampage afin de combler des lacunes¹, mais le manuscrit m'abandonna dès le début de la seconde livraison. Comme j'aurais dû employer plus de temps à l'établir que mes cours ne m'en accordaient et la rédaction de mon *Histoire*, le Ministère de l'Instruction Publique voulut bien m'autoriser à m'adjoindre un auxiliaire. Je choisis M. Chassinat qu'un penchant naturel entraînait vers les monuments d'époque ptolémaïque, et sitôt qu'une expérience de quelques mois m'eut montré ce qu'il savait faire, je lui abandonnai complètement la conduite de l'œuvre : jamais labeur plus écrasant ne fut accepté avec plus de conscience, exécuté avec plus de simplicité. Les estampages, entassés en paquets dans des caisses non doublées, expédiés cinq ou six fois d'Égypte en France et de France en Égypte, ont souffert beaucoup pour la plupart. Ils sont usés aux plis, éraillés, fripés, troués par le frottement, aplatis par le tassement, au point qu'en bien des cas on y devine plus qu'on n'y reconnaît les signes, à un changement de grain de papier ou aux traces de couleurs décalquées sous les coups de la brosse. Ça et là, plusieurs feuilles avaient été appliquées trop court sur le relief et le bas des colonnes d'hiéroglyphes avait échappé, mais les petites lacunes qui résultent de ce défaut d'adaptation ont été comblées, dans le texte même ou dans les *Additions*, d'après les indications fournies par les cahiers de Rochemonteix. MM. Bouriant, Jéquier et Legrain ont eu la complaisance de nous fournir certaines portions dont les copies

1. On trouvera ces compléments indiqués en note, à chaque endroit où il a fallu les introduire.

avaient disparu. M. Chassinat a séjourné plusieurs semaines à Edfou en 1896 ; il y a collationné sur la pierre les pages publiées déjà, et il y a dessiné ce qui faisait défaut dans nos liasses, la *Cour du Nouvel-An* presque entière, un fragment de la *Salle des Offrandes*, les deux Escaliers de l'Est et de l'Ouest, le couloir W-U, la *Chapelle annexe de l'Ouabit*. Il avait dépouillé entre temps les volumes de Dümichen, de Rougé, de Piehl, et il y avait renvoyé en note partout où c'était nécessaire, non pas pour accuser à nos yeux, par la comparaison, le contraste entre le peu qu'ils avaient achevé et la masse totale du monument, mais pour nous faire apprécier pleinement les services très réels que chacun d'eux avait rendus à notre science. M. Chassinat a transcrit, classé, rédigé tout ce qu'on lit à partir de la feuille 12 ; il a été depuis quatre ans le collaborateur infatigable et discret du mort, l'auteur après lui de cet *Edfou* colossal dont les destinées paraissaient si nuageuses naguère encore. C'est un plaisir pour moi de le déclarer et d'inscrire son nom à côté du nom de Rochemonteix sur le titre de ce premier volume.

Leur œuvre commune a été bien accueillie en général, et la majorité des Égyptologues a rendu justice au travail prodigieux qu'elle avait exigé. Plusieurs ont estimé que les dispositions adoptées par Rochemonteix pour la publication des planches et des textes étaient parfois un peu compliquées : tout pesé, nous sommes arrivés, M. Chassinat et moi, à la conviction qu'il était presque impossible de les simplifier, et nous les avons appliquées jusqu'à la fin, sauf à les modifier par occasion sur quelques points de détail. D'autres ont remarqué des fautes au cours de l'impression, et ils nous les ont signalées avec une bienveillance dont je les remercie. M. Chassinat en avait relevé déjà beaucoup, et l'on verra ses corrections réunies dans l'*Erratum* qui termine le volume. M. Piehl a bien voulu, il est vrai, nous traiter avec un excédent de sa rudesse accoutumée, mais ses sévérités ne m'ont inquiété qu'à moitié, car on sait dans notre petit monde qu'elles lui sont inspirées par une animosité personnelle plus que par des raisons scientifiques. Voici des années qu'il bourdonne éperdument à mes oreilles. Quoi que j'écrive, il faut qu'il y quête la faute, légère ou lourde, et sitôt qu'il s'imagine l'avoir dépistée, il n'a de



cesse qu'il n'en ait informé la ville et la banlieue : c'est pour lui une obsession. Au vrai, il manque parfois à frapper juste par trop de précipitation, et comme il entend demeurer impartial, il lui est arrivé jusqu'à une fois, après m'avoir corrigé dans une livraison de journal, d'avouer qu'il avait tort et de corriger sa correction¹. La profession de critique expose ceux qui la pratiquent à de semblables mésaventures et je n'insiste pas ; d'ailleurs il ne m'en coûte guère de dire qu'il y aurait grandement à effacer ou à modifier dans mes livres. On est certain de commettre beaucoup d'erreurs, quand on se risque des premiers sur un terrain inexploré : j'ai dû souvent battre ma coulpe, depuis trente ans bientôt que je partis en découverte, et il est probable que je ne suis pas au bout de mes repentirs, car j'espère vivre quelque temps encore, et je compte ne pas m'arrêter en chemin, aussi longtemps que mes forces ne me trahiront pas. Ce qui m'étonne chez M. Piehl, et ce qui me chagrine pour lui, ce n'est donc pas la critique même, qui touche souvent juste, c'est le ton de rancune mal dissimulée qui perce malgré tout sous les formes laborieusement polies du langage. On jurerait qu'il ne lui est point fâcheux de me saisir en défaut, et que son regret de devoir faire doctement la leçon à un confrère est tempéré par je ne sais quelle douceur de satisfaction intime. C'est affaire à lui, et il y a beau temps que l'exagération toujours croissante de ses jugements ne nuit plus à personne qu'à lui-même. Pour moi, après m'en être ému, j'en ai pris mon parti comme de beaucoup d'autres choses, et, fermant mes yeux au présent, je ne veux plus me rappeler que les années déjà lointaines où il assistait avec profit à mes leçons, où il me confiait ses mémoires de débutant pour les insérer au *Recueil*, où il me faisait l'honneur de me placer sur le même rang que son premier maître, et dédiait sa dissertation académique « à MM. J. Lieblein et G. Maspero » en « témoignage de gratitude de leur ancien élève ».

Son jugement aurait été plus modéré peut-être, s'il avait soupçonné le peu à quoi ma collaboration se réduit. Il s'est pourtant exprimé en termes si

1. Cf. les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, 1889-1890, t. XII, p. 120. note 3, et p. 262.

défavorables, que j'ai été contraint de m'en alarmer et de rechercher, dans l'intérêt même de Rochemonteix, si, tout compte tenu du sentiment qui l'excitait, le fond de sa critique n'était pas justifié amplement par les faits. M. Piehl n'a jamais hésité à proclamer que l'attention la plus scrupuleuse a ses limites inévitables, et qu'un éditeur d'inscriptions ptolémaïques peut se tromper beaucoup, sans laisser pour cela que d'être un fort savant homme. C'est ainsi qu'appréciant les traductions de textes géographiques mises au jour par Spiegelberg d'après les papiers de Dümichen, il corrige le mauvais effet que l'indication des erreurs pourrait produire sur l'esprit du lecteur par des considérations où je souscris des deux mains. « Les textes, dit-il, sont parfois » plus ou moins indistincts ou frustes, écrits dans un style fort mauvais. Par ci » par là, il y a des lacunes de plus ou moins d'étendue. *En pensant à ces » circonstances, il ne me vient nullement à l'esprit de blâmer les fautes, assez » nombreuses, qui se trouvent dans les Geographische Inschriften* et que le » traducteur n'a pas toujours su écarter; je suis convaincu que d'autres, » ayant pris à tâche de reproduire les mêmes textes, les auraient rendus » d'une manière peut-être bien moins satisfaisante'. » Voilà qui est pensé sagement, mais cette indulgence pour les *Geographische Inschriften* m'avait inspiré, je m'en accuse, une certaine méfiance envers notre pauvre *Edfou*; combien devait-il être imparfait pour avoir lassé la patience d'un censeur si tendre aux faiblesses d'autrui! Et de vrai, M. Piehl avait affirmé publiquement à Genève, dans une des séances du Congrès, qu'à en rapprocher divers passages aux passages correspondants des publications antérieures, il avait toujours trouvé celles-ci plus correctes. Sa déclaration ne peut guère s'entendre que des volumes de Dümichen ou des siens propres, car les textes de Naville, de Bergmann et de Brugsch sont empruntés presque tous à des portions du temple où nous ne sommes pas encore parvenus à l'heure qu'il est. Je pris donc l'*Edfou* de Dümichen, et, le conférant avec celui de Rochemonteix et de Chassinat, j'eus bientôt le plaisir de constater que l'ardeur de

1. *Sphinx*, t. 1, p. 56.

l'improvisation, et sans doute aussi la difficulté de parler une langue qui n'est pas la sienne, avaient entraîné M. Piehl au delà de la réalité. J'ai trop aimé Dümichen, et je respecte trop sa mémoire pour mêler son nom à une question que sa bienveillance et son équité naturelles l'auraient toujours empêché de soulever. Je me bornerai donc à citer un exemple significatif : où Dümichen avait lu  en supprimant plusieurs mots¹, l'estampage porte et Chassinat a transcrit très exactement . Qui aura la constance de mener assez loin le travail auquel je me suis livré, il verra, comme moi, que MM. de Rochemonteix et Chassinat ont très souvent l'avantage de la correction, quoi qu'en ait imaginé M. Piehl. Cette constatation de fait ne diminuera en rien l'admiration qu'ils éprouvent pour Dümichen, mais elle augmentera la confiance qu'ils avaient en l'*Edfou* nouveau, et c'est tout ce que je désire.



J'ai voulu passer de Dümichen à M. Piehl, et le résultat s'est montré plus consolant encore. L'examen n'a porté naturellement que sur une petite quantité de nos textes, ceux-là seuls dont M. Chassinat fournit l'équivalent dans le tome premier : il m'a révélé pourtant un M. Piehl moins imperturbablement correct que je ne me plaisais à me le figurer, d'après le ton tranchant de ses critiques. L'abondance des matières me contraint à choisir parmi les passages où son *Edfou* le cède au nôtre : je le fais au hasard, et sans prétendre avoir épuisé mon sujet, loin de là. Voici d'abord des mots isolés, reproduits plus fidèlement chez Rochemonteix, sans que l'inexactitude du texte ait empêché M. Piehl de comprendre suffisamment le sens du morceau :

 P_{1.}, II, Cβ 2 =  Ro-CHAS., p. 429;




 P_{1.}, IX, Pβ 4 =  Ro-CHAS., p. 427;




1. DÜMICHEN, *Tempelinschriften : I, Edfu*, pl. XLVI, l. 6-7.



2. ROCHEMONTEIX-CHASSINAT, *Edfou*, t. I, p. 517.

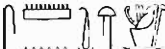
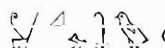


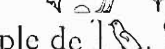
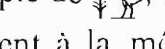
 Pl., LI, T I =  Ro-CHAS., p. 373, et cette variante d'un mot peu inusité est assez fréquente chez lui.



Il va de soi que je n'avance rien que je n'aie vérifié moi-même sur l'estampage. Dans plusieurs cas, non seulement l'erreur de copie n'a pas permis à M. Piehl de reconnaître le mot original, mais elle l'a conduit à commettre des contresens véritables dans sa traduction :

 Ro-CHAS., p. 388, est devenu chez lui  Pl., XLIV, K 2, avec un δ incertain, qu'il a corrigé en  et lu *ash*, p. 28, note 2 ;

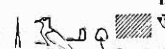
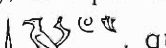
 Ro-CHAS., p. 411, est devenu chez lui  Pl., XXI, I 3, qu'il traduit : « les *Rechi* et les hommes » (p. 13, note 3) ; c'est pourtant une variante connue de la locution banale  « les dieux et les hommes » (Ro-CHAS., p. 422) ;

 Ro-CHAS., p. 418, est devenu chez lui  Pl., XIV, Xγ 2, qu'il traduit : « roi grand, qui fait ce que désire son père, » p. 9.





Quelquefois l'altération involontaire, sans nuire au sens, défigure une locution d'usage constant ; ainsi dans  (Pl., VII, L 4), où la routine des formes  ou  exige, au lieu du  que M. Piehl a vu, la variante en  simple de  que Rochemonteix-Chassinat ont imprimée correctement à la même place (*Edfou*, p. 436). Quelquefois encore l'erreur de lecture crée des variantes inutiles pour des mots assez vulgaires :



 Pl., XLVI, N =  Ro-CHAS., p. 391 ;



 Pl., XLVI, N =  Ro-CHAS., p. 391.



Veut-on une méprise plus forte ? M. Piehl, ayant cru apercevoir sur la muraille  (LVI, Cγ 1, et p. 35, note 3), n'a pas deviné dans cet amas incohérent de signes le nom de la ville de , que Chassinat a



discerné sans peine en cet endroit (*Edfou*, p. 396). Et sans m'attarder plus longtemps à ces erreurs secondaires, que dire des passages suivants :




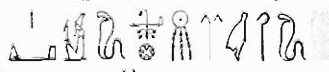

Pl., VII, L β 1-3,  
 Ro-CHAS., p. 436,  

que M. Piehl traduit (p. 5) : « Horus d'Edfou..... présidant aux deux côtés » du Midi, (*fil*s) d'*Hathor*, qui brille sur le firmament, » quand le texte lu correctement lui aurait donné, comme à M. Chassinat, en place du nom d'Hathor, la variante  de  l'*épervier divin*;

Pl., IX, P α , 
 Ro-CHAS., p. 427, 


que M. Piehl traduit (p. 6) : « Vive le bon dieu..... roi du pays du Midi, » qui détruit les]produits, provenant des Anti, » avec une lacune derrière  et une faute  qui l'ont empêché de distinguer une formule fréquente dans ces textes;

Pl., XLV, K 3, , M. Piehl traduit (p. 28) : « pour mettre tes » yeux en fête par elle (?), » avec une inquiétude justifiée; car la muraille porte de façon lisible la formule banale  que M. Chassinat a reproduite couramment (*Edfou*, p. 389), d'après l'estampage de Rochemonteix;


















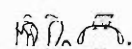
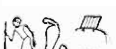
Pl., LII, T δ , , M. Piehl traduit : « J'accorde que tu règnes sur la lumière, en qualité (ou : *par la*) couronne » blanche, que tu gouvernes les jusqu'aux limites du ciel, » et il ajoute en note (p. 32, note 1) : «  de ce passage équivaut à  d'autres » textes. En d'autres termes $\gamma = \text{nt.}$ » L'*Edfou* de Rochemonteix-Chassinat porte la leçon correcte  (p. 393), que M. Piehl aurait pu rétablir de lui-même d'après une autre légende du même tableau, qu'il a bien voulu cette fois publier telle qu'elle est :  (Pl., LII, T γ 2 = Ro-CHAS., p. 393).

En voilà assez, je pense, pour montrer que les copies de M. Piehl ne

valent pas toujours celles de notre *Edfou*, au contraire de ce qu'il paraît penser : à continuer la comparaison, comme j'en ai eu la constance, on verrait l'avantage s'accroître en notre faveur d'instant en instant. M. Pichl lui-même, lorsqu'il y réfléchit, ne se leurre pas d'illusions sur ce point :

« Copier des textes ptolémaïques est, dit-il, une entreprise, hérissée de difficultés, parce que beaucoup de mots peuvent se présenter sous les apparences les plus diverses, sans que pour cela le sens en soit le moins du monde modifié — je ne parle pas alors des véritables *rébus* que nous fournit bien souvent l'écriture de cette époque et qui ne sont certainement pas faits pour en augmenter la transparence. On n'a du reste qu'à comparer les éditions de textes relatifs à cette époque, qui déjà existent, pour se convaincre que s'il est une partie de la littérature égyptienne où *editio prima* ne sera jamais *editio princeps*, c'est assurément celle qui nous occupe ici. Dans le choix de mes textes, j'ai surtout été guidé par la préoccupation d'en offrir d'inédits ou au moins de tels qui méritaient une édition supérieure à celle qu'ils avaient eue dans des ouvrages d'autres savants.... D'autres savants rectifieront sans doute mes erreurs et donneront des explications là où j'ai dû garder le silence — sous ce rapport, mon sort sera celui de chaque éditeur de textes égyptiens¹. » Pourquoi un homme qui apprécie si raisonnablement les risques du métier, et qui demande grâce pour ses défaillances en termes si modestes, n'accorde-t-il pas aux péchés d'autrui un peu de cette bienveillance qu'il prodigue sans hésiter aux siens ? Je lis dans *Edfou* une phrase ainsi conçue : , où M. Pichl dit découvrir « 5 (cinq) fautes, pour 9 (neuf) signes hiéroglyphiques qu'elle renterme ». S'il avait eu à juger ici un livre qu'il eût publié lui-même, il se serait rappelé aussitôt l'apologie qu'il écrivit pour les imperfections inévitables d'une première édition, et son langage en fût devenu, peut-être un peu mélancolique, certainement plus mesuré : comme il croyait le texte publié par moi, il n'a plus songé à ses paroles d'autrefois, et il a saisi

1. PICHL, *Inscriptions recueillies en Égypte*, t. II, p. II.

dans ces 5 (cinq) fautes une occasion de déclarer combien peu, à son gré, « M. Maspero, l'éditeur du second volume des textes d'Edfou, est à la hauteur de sa tâche, comme copiste d'inscriptions de la basse époque ». Le curieux de l'affaire, c'est qu'en réalité M. Maspero, — ou plutôt M. Chassinat qui tenait déjà la plume dans ce chapitre, — n'est point coupable, tant s'en faut, de toutes les « bévues » signalées dans le *Sphinx*. Deux seulement lui appartiennent, et c'est déjà bien assez, le double emploi du  pour le  que notre imprimeur ne possédait pas en nombre. Les autres,  pour  et  pour , ne sont point attribuables à un moderne, mais la responsabilité en remonte au sculpteur ou au scribe égyptien. La substitution de  à  est perpétuelle, en effet, à l'époque des Ptolémées, et M. Piehl aurait dû s'en apercevoir, lui qui a autographié, de sa main, le mot  deux fois dans une même planche (XXVI, Tα, l. 1, 2), avec le  qu'on lit sur la muraille (cf. *Edfou*, p. 412) et non avec le  qu'il réclame de nous; celle de  à  est commune en tout temps, et les graveurs ne se sont jamais fait scrupule d'employer le  vide non seulement à la place du , mais à la place du , du  et des autres *ronds* usités en hiéroglyphes. Tout vérifié en conscience, l'estampage de Rochemonteix et, par suite, l'original antique portent bien . La leçon  n'est donc qu'une correction de M. Piehl, irréprochable, il est vrai, dans la théorie, et utile en ce qu'elle lui permet d'exprimer son opinion candide sur les mérites d'un confrère, mais contredite dans la réalité par le témoignage du monument.

Un pareil exemple était bien fait pour m'inspirer des inquiétudes sur la légitimité des procédés que M. Piehl applique à l'examen d'*Edfou*. Le proverbe espagnol avoue que, si l'on veut à toute force rapporter la richesse des Indes, il faut l'y avoir importée au préalable. Je me le suis rappelé lorsque j'ai vu M. Piehl se targuer avec une belle assurance d'avoir relevé plus d'un millier d'erreurs dans deux de nos fascicules, et j'ai cherché, parmi ce débordement inattendu de fautes, si beaucoup ne devaient pas l'existence à ses bons

soins, comme dans le cas précédent : j'ai été promptement édifié à cet égard. On n'attend pas de moi que j'entreprenne dans une simple préface la critique de la critique, et d'ailleurs M. Chassinat est aujourd'hui de taille à se défendre seul : M. Piehl lui a fait la partie si belle par la partialité de son attaque, qu'il aura peu de peine à la gagner devant des juges équitables. Je veux pourtant, par acquit de conscience et pour la sécurité du lecteur, montrer ce que sont quelques-unes au moins des « bévues » qui lui sont attribuées au travers de ma personne. J'ai donc pris à l'aventure une longue tirade de M. Piehl, où il passe au crible les textes renfermés dans la *Chambre de la Jambe*, et où il prétend rectifier la copie de M. Chassinat, tantôt d'instinct et par science infuse, tantôt par la comparaison avec d'autres textes analogues ou identiques¹. J'ai collationné soigneusement sur les estampages tous les passages incriminés, et voici le résultat sincère de cette contre-épreuve :

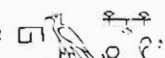
P. 248, l. 8, M. Piehl veut lire $\overset{\circ}{\text{v}} \overset{\circ}{\text{v}} \overset{\circ}{\text{v}}$, en changeant le v initial en e , un nom de pays qu'il ignore, et qui, pour cette raison, lui semble ne pas devoir exister. Vérification faite, le nom existe malgré l'autorité de M. Piehl, et l'estampage donne $\overset{\circ}{\text{v}} \overset{\circ}{\text{v}} \overset{\circ}{\text{v}}$, ainsi que M. Chassinat l'a imprimé.




P. 249, l. 4, M. Piehl veut lire $\square \cap$ et $\cap \cup$ et m'attribue « au moins » trois bévues ». Vérification faite, les trois « bévues » restent pour compte à M. Piehl, car l'estampage donne $\Delta \cap$ et $\cap \cup$, ainsi que M. Chassinat l'a imprimé; le signe qui suit Δ diffère un peu par la forme du seul \cap que nous possédons dans notre assortiment de types.




P. 251, l. 3, M. Piehl n'admet pas la version $\updownarrow \text{---} \updownarrow$ de Chassinat, car, dit-il, « il n'y a pas d'artisans égyptiens ayant un tel nom. C'est *hemu* » qu'aurait dû lire M. Maspero, en mettant le signe \updownarrow à la place occupée par « celui de \updownarrow ». Vérification faite, l'estampage donne $\updownarrow \text{---} \updownarrow$, ainsi que M. Chassinat l'a imprimé.




P. 251, l. 5, M. Piehl observe incidemment que « le déterminatif de *ha* » est v , non pas v , comme le veut M. Maspero ». Vérification faite, la tête et





1. *Sphinx*, t. I, p. 176-178.









la queue de l'uræus sont visibles, et l'estampage donne  comme M. Chassinat l'a imprimé.




P. 251, l. 5, M. Piehl propose de lire  au lieu de . Vérification faite, l'estampage donne , comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 253, l. 4, au lieu de , « c'est  qu'aurait dû lire M. Maspero. » Donc deux fautes. » Vérification faite, les deux fautes de M. Maspero restent pour compte à M. Piehl, car l'estampage donne très nettement , comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 256, l. 16, M. Piehl propose de lire  au lieu de  « (changer Δ pour \triangle) ». Vérification faite, l'estampage donne  comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 257, l. 9, M. Piehl corrige  de Chassinat en  et il a raison, car l'estampage donne nettement ; toutefois, il veut ajouter aussitôt après « le » suffixe *-f*, que M. Maspero a sauté, mais qui est nécessité par le texte « parallèle de la page 25, l. 17 ». Vérification faite sur l'estampage, et quelles que soient les « nécessités » du texte parallèle, le saut du suffixe *-f* reste pour compte à M. Piehl, car l'estampage donne  sans *-f*, comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 260, l. 7, M. Piehl veut lire  au lieu de  et corriger  en ; « donc deux fautes ». Vérification faite, une des deux fautes reste certainement pour compte à M. Piehl, car l'estampage donne , comme M. Chassinat l'a imprimé. Le signe qui précède  est un peu mutilé, mais ressemble à un  plus qu'à un  : néanmoins, je considérerai la leçon comme douteuse, pour faire la part belle à M. Piehl.

P. 260, l. 13, M. Piehl lit  comme dans la légende parallèle de l'autre déesse Merit, au lieu de . Vérification faite, l'estampage donne , comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 260, l. 11, et p. 261, l. 3, M. Piehl me reproche de lire le nom de la chambre « l'une fois *Het-sebtet*, l'autre fois *Het-sāt*, sans qu'il sache comment » ces groupes sont à interpréter ». Les deux groupes ne sont pas « à interpréter », mais à prendre tels qu'ils sont dans notre édition comme sur la






muraille. En ce qui concerne le premier, M. Piehl, en proie sans doute à l'une de ces distractions qu'il qualifie sévèrement ailleurs que chez lui, n'a pas aperçu le *sic* dont est noté le \triangle en cet endroit de notre *Edfou*; vérification faite, l'estampage donne $\text{[]} \triangle \text{[]}$, avec ce \triangle pour Δ , comme M. Chassinat l'a imprimé. L'examen du second passage qu'il incrimine ne lui est pas plus favorable que celui du premier : vérification faite, l'estampage donne $\overline{\nabla} \Delta \square$, avec ∇ pour $\hat{\nu}$ et Δ pour Δ , comme M. Chassinat l'avait imprimé.







Au même endroit, « la légende commune aux deux déesses que voici » $\text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]}$ *het-nub* ne me paraît pas non plus exacte; en tout cas, je ne sais que faire du signe [] , qui probablement doit se lire [] ([] ?) ». C'est là un de ces aveux où, pour employer l'expression de M. Piehl, « l'ignorance » du critique revêt une forme un peu naïve'. Si M. Piehl ne sait que faire du signe [] , je le regrette, mais je n'y puis rien : le premier venu l'interprétera convenablement sans beaucoup de difficulté. Ici, les estampages nous manquent, mais nous possédons deux copies indépendantes, prises à plus de quinze ans d'intervalle, celle de M. de Rochemonteix et celle de M. Legrain. Vérification faite, ces deux copies donnent $\text{[]} \text{[]}$, comme M. Chassinat l'a imprimé.















P. 261, l. 7, « notre éditeur de textes ptolémaïques a mal lu le signe [] , déterminatif du groupe *χενεμεν* « odeur », ou plutôt il ne l'a pas lu du tout, mais il l'a remplacé par le panier [] ». M. Piehl ne transcrit pas exactement le passage qu'il attaque : on lit dans *Edfou*, à l'endroit cité, $\text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]}$ avec la coupe [] et non pas avec le panier [] que M. Piehl y a vu, par une de ces distractions qu'il qualifie sévèrement ailleurs que chez lui. Vérification faite, l'estampage donne $\text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]}$, avec [] et [] , comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 261, dernière ligne, M. Piehl signale trois erreurs dans la phrase $\text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]} \text{[]}$. « Au lieu de [] , il faut introduire [] ; » au lieu de [] , le signe [] ; au lieu de [] , le signe [] . » Il me permettra de signaler une quatrième « bévue » qui, si elle ne se rencontre pas



1. *Sphinx*, t. I, p. 160.

dans notre texte imprimé, figure, par son étourderie, dans la copie qu'il en donne,  au lieu du  que nous avons. Vérification faite, les prétendues erreurs de M. Maspero restent pour compte à M. Piehl, car l'estampage donne ,  et , comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 262, dernière ligne, le mot *âjem*, bouclier, « a été donné sous la forme » que voici   *âmen* ». M. Piehl, ici encore, ne transcrit pas exactement le passage qu'il critique : on lit dans *Edfou*, à l'endroit cité,  avec  *m* et non pas avec le  *n* que M. Piehl y a vu, par une de ces distractions qu'il qualifie sévèrement ailleurs que chez lui. Vérification faite, l'estampage donne , comme M. Chassinat l'a imprimé.

P. 263, l. 1, « le mot fréquent   a été lu  , comme s'il y avait » eu deux ou plusieurs mots. Page 162, l. 1, ce dernier mot a été aussi » défiguré, cette fois sous la forme de   . » Ici, M. Piehl veut bien oublier que les graveurs d'époque ptolémaïque substituent souvent δ à \varnothing , et qu'il a lui-même imprimé   δ (*sic*), sans s'en émouvoir autrement¹ : la variante δ pour \varnothing ne devient une faute à ses yeux que s'il la rencontre dans *Edfou*. Pour le  final, l'estampage, examiné longuement, donne un oiseau de silhouette indéfinie qui peut être un  ou un . un  ou un . M. Chassinat aurait dû exiger qu'on gravât un caractère spécial pour ce passage, au lieu d'y mettre celui des types existants qui lui paraissait se rapprocher le plus de la forme originale : je lui compterai l'*épervier* comme une faute, afin de faire la part belle à M. Piehl.

Je ne me suis pas, on le voit, ingénié, comme M. Piehl, à choisir avec discernement les exemples qui semblaient être le plus favorables à ma cause. J'ai accepté la série des critiques, dans l'ordre même où elle venait, sans rien omettre de ce qui pouvait en augmenter la gravité, ni rien dissimuler de ce que je trouvais sur l'estampage, et qu'en reste-t-il maintenant ? Sur les

1. PIEHL, *Inscriptions recueillies en Égypte*, t. II, pl. XVI, A7. J'ajouterai, pour être complet, que M. Piehl a commis ici une faute, malgré le *sic* dont il accompagne son δ : l'estampage vérifié a donné pour ce passage la leçon correcte avec \varnothing et non pas avec δ , soit  , comme M. Chassinat l'avait imprimé (*Edfou*, t. I, p. 422).

vingt-quatre erreurs que M. Pichl y dénombrait complaisamment avec un luxe de circonlocutions venimeuses, vingt et une lui sont demeurées pour compte, et des trois qui subsistent, une au moins peut passer pour douteuse. La proportion est assez sensiblement la même, dans les autres chambres, entre le total apparent des « bévues », tel que M. Pichl se flatte de l'avoir dressé, et la réalité telle qu'elle ressort de l'examen des estampages : M. Chassinat y a presque toujours raison contre son détracteur, et son imprimé est le plus souvent conforme à l'original ancien. Si maintenant l'étude de ce dernier nous révèle beaucoup de péchés contre la langue et contre l'orthographe, la responsabilité en revient-elle à M. de Rochemonteix, à M. Chassinat et à moi ? Elle retombe entière sur les graveurs ou sur les scribes d'autrefois qui ont confondu des signes, sauté des particules, estropié des mots, brouillé des membres de phrase. Un traducteur aurait dû, comme M. Pichl, partir en guerre contre la balourdise de ces braves gens et tenter d'établir un texte correct, avant de se risquer à interpréter les vieux écrits qu'ils nous ont transmis avec tant de maladresse : un premier éditeur, s'il était honnête, ne pouvait que les reproduire scrupuleusement, et il aurait encouru la méfiance de nos confrères s'il y avait changé quoi que ce fût même pour le mieux. Les inscriptions d'Édfou sont criblées d'erreurs, au point que MM. de Rochemonteix et Chassinat ont dû renoncer à les signaler presque partout, afin de ne pas grossir les frais d'impression outre mesure. On peut disserter, si l'on veut, sur les causes probables du fait, mais le fait lui-même est indiscutable, personne ne l'ignore parmi les novices de notre science comme parmi les profès, et M. Pichl a bien dû s'en apercevoir, même s'il ne possède pas vraiment cette expérience souveraine des basses époques dont nous lui faisons crédit sur sa parole, depuis des années ; pourquoi donc, avant de déchaîner ces mots d'incompétence et d'ignorance, dont un critique respectueux de lui-même ne devrait user qu'à la dernière extrémité, ne s'est-il pas avisé qu'il reprochait bonnement aux auteurs d'*Édfou* ce qui était leur premier devoir et ce qui sera un de leurs mérites les plus sérieux, la fidélité minutieuse dans la reproduction des formules, les fautes comme le reste ?

Pour tout résumer en deux mots, il me taxe d'inexactitude et d'incapacité, parce que M. Chassinat a pris au grand sérieux sa fonction de copiste, et ne s'est pas cru le droit de réformer à sa guise ce qu'il y a sur la muraille en ce qu'il devrait y avoir. Que penserait M. Piehl si l'un de nous, s'obstinant à n'apercevoir dans ses livres que les sottises méprises des décorateurs d'Edfou, retournait contre lui la phrase où il me condamne si joyeusement à propos d'erreurs que M. Chassinat n'a point commises, et certifiait à qui voudrait le lire « combien peu M. Piehl, l'éditeur du second volume des *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, est à la hauteur de sa tâche, comme » copiste d'inscriptions de la basse époque » ?

Nous ne ferons rien de pareil, M. Chassinat ni moi, par courtoisie d'abord, puis par respect pour nous-même et par esprit d'équité. Une ou deux « bévues » n'ont jamais suffi à mes yeux, ou à ceux d'un juge exempt de préventions contre les personnes, pour diffamer une œuvre entière, ni dix, ni cent, selon la quantité des documents publiés; M. Piehl aurait laissé échapper plus d'erreurs que je n'en ai découvert dans le tome II de ses *Inscriptions*, que je me croirais obligé, malgré tout, de le traiter, non pas avec la sévérité qu'il réserve aux autres, mais avec la douceur dont il n'est jamais ménager envers lui-même. Il a prétendu me poursuivre à propos de l'*Edfou*, puis me condamner sans remission, pièces en main, et il a promulgué sa sentence d'un ton que je laisse à ses lecteurs le soin de qualifier. Je viens de lui montrer nettement que son réquisitoire soutient peu l'analyse, et que son arrêt est mal fondé en droit; il contient deux motifs au moins de cassation, une erreur sur les faits, car l'ensemble des fautes qu'il dénonce à la vindicte publique n'est imputable à nul des modernes, une erreur sur la personne, car je ne suis pas l'auteur du livre qui me vaut son indignation. Maintenant qu'il le sait à n'en pas douter, je compte que rien ne l'empêchera plus de se montrer moins injuste envers l'*Edfou* de Rochemonteix et de Chassinat : ce n'est point moi qu'il atteindrait en continuant de l'attaquer. Si pourtant c'était trop exiger de lui que de lui demander un pareil effort, je prie les Égyptologues sur qui ses paroles auraient produit quelque impression de n'admettre qu'avec une

réserve prudente les assertions d'un critique aussi passionné, et d'attendre, avant de se prononcer, qu'ils aient vérifié tous les chefs d'accusation, eux-mêmes, un à un, ainsi que je me suis astreint à le faire. Lorsqu'ils auront collationné sur un estampage, sur une photographie, sur la muraille, les passages où le contexte les porterait à flairer une inexactitude, ils verront que, dans bien des cas, l'erreur qu'ils soupçonnaient n'existe point, ou bien, si elle existe, elle est souvent le fait des ouvriers anciens qui n'étaient pas moins étourdis que les copistes modernes. Est-ce à dire que les fautes manquent, qu'on doive attribuer aux éditeurs? J'en ai noté plus d'une en relisant les bonnes feuilles, infiniment moins que M. Piehl ne le suppose, plus que je n'aurais aimé en trouver. Elles sont peut-être un peu moins rares qu'ailleurs dans le premier fascicule, où je me suis borné à donner fidèlement la lettre du manuscrit préparé par M. de Rochemonteix, et dans celles des pages de la seconde livraison pour lesquelles MM. Bouriant, Jéquier, Legrain, pressés par le temps, nous ont fourni des copies un peu hâtives : partout ailleurs la proportion en est assez faible, et quand, le compte une fois clos, on en rapprochera le total à la quantité prodigieuse des textes transcrits, j'ai confiance qu'on n'en déclarera pas le nombre trop élevé. Notre imprimeur, Marceau, de Chalon-sur-Saône, n'aura pas peu contribué à cet heureux résultat par son habileté et par son dévouement : il ne nous a marchandé ni son temps, ni sa peine, et c'est à lui qu'en revient l'honneur si cet énorme in-quarto, chargé d'hiéroglyphes, présente l'aspect agréable et la tournure élégante d'un ouvrage de luxe. J'ai dit ce qu'a été mon rôle dans l'affaire : je ne réclame pour moi qu'un seul mérite, celui de ne pas avoir désespéré d'*Edfou*, au moment où la disparition de son auteur semblait l'avoir ruiné à tout jamais. S'il nous a fallu six années entières pour mettre sur pied ce premier volume, les circonstances l'expliquent et elles nous absolvent du reproche de lenteur. Que ceux qui seraient portés à nous l'adresser fassent un retour sur eux-mêmes et s'interrogent ; croient-ils vraiment qu'ils auraient pu mener avec plus de rapidité une entreprise aussi considérable? Deux volumes nous restent à publier pour

lesquels six années au moins seront nécessaires. Le Ministère de l'Instruction Publique nous garantit ce qu'il leur faut d'argent, et je veux espérer que nul incident fâcheux ne surgira d'ici-là, qui suspende ou simplement ralentisse l'exécution, mais il en sera ce qu'il plaira à Dieu : quoi qu'il advienne, j'ai confiance que le travail de tant de jours n'aura pas été vain, et que longtemps encore les générations d'égyptologues réuniront dans un même sentiment d'estime reconnaissante Rochemonteix, qui conçut et commença l'œuvre, Chassinat, qui s'en chargea sans balancer, lorsque la mort l'eut arrachée aux mains de Rochemonteix.

Paris, le 14 janvier 1897.

CRITIQUE D'UNE CRITIQUE

PAR

ÉMILE CHASSINAT

Il y a deux façons de critiquer un livre. L'une consiste à dire, simplement et sans phrases, ce qu'il contient de bon ou de mauvais, en quoi il s'écarte de la voie droite, en quel point il est perfectible : l'expérience de chaque jour nous apprend que c'est la meilleure. L'autre prétend s'attaquer au livre seul, mais on s'aperçoit en la lisant qu'elle vise surtout l'homme, car jamais la conclusion n'y varie : elle réunit l'ouvrage et l'ouvrier dans une même réprobation rarement justifiée. Rien n'y manque, ni les mots blessants, ni les allusions que l'on cherche à peine à voiler, ni les corrections que rien n'appelle, sinon le désir de prendre le voisin en faute. L'auteur y argue sans cesse de sa bonne foi et de son impartialité, mais il a pour règle irréductible de dissimuler ce qui est bon et de signaler uniquement ce qui lui paraît prouver l'*incompétence absolue* du collègue mis sur la sellette. La critique ainsi comprise, comme dit La Bruyère, « demande plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie » et aussi, il faut l'avouer, une confiance en soi-même qui n'est pas le privilège de tout le monde. C'est vers elle que semblent aller les préférences de M. Karl Piehl, si j'en juge d'après ses articles en général et, en particulier, d'après ceux qu'il vient de consacrer aux trois premiers fascicules du tome premier du *Temple d'Edfou*¹.

Dans un langage d'une violence que rien n'excuse, — car on peut tout dire sans se laisser emporter à des excès d'épithètes et de mots dont le français de bonne compagnie répugne à autoriser l'emploi, — M. Piehl fait « tomber sur M. Maspero seul la » lourde responsabilité de la pitoyable publication de textes d'Edfou » ; il ne s'explique « pas bien la nature » de la collaboration qui nous a réunis, M. Maspero et moi, et

1. *Sphinx*, p. 155-181 et 237-249.

dont l'existence lui a été révélée par une note parue dans le *Journal asiatique*¹. Il est inutile que je raconte ici une fois de plus dans quelles conditions *Edfou* a été publié : on en trouvera le récit tout au long dans l'*Avant-propos*. M. Piehl, après en avoir pris connaissance, verra ses indécisions disparaître sans que j'aie rien à ajouter ; par suite, il trouvera naturel aussi, je l'espère, que je substitue mon nom à celui de M. Maspero lorsqu'il fera allusion à ces « bévues » et à ce « manque absolu de compétence » dont l'éditeur a fait si souvent preuve, paraît-il, dans l'exécution de son travail. Que M. Piehl me pardonne de m'offrir à ses coups alors qu'il espérait frapper un plus vieil adversaire : la vie a de ces surprises, et souvent, en visant l'un, c'est l'autre qu'on atteint sans le vouloir. Peut-être aurais-je passé outre à ces critiques acerbes s'il ne se fût agi que de moi : il y a, chacun le sait, des morts récalcitrants ; *Edfou*, tué par M. Piehl, ne s'en fût pas, je m'en flatte, plus mal porté pour cela. Mais je succédais à un homme qui me fut cher et pour qui j'ai conservé le plus respectueux souvenir : quel chagrin n'aurais-je pas ressenti si l'on avait pu dire de moi, même iniquement, même en se liant au témoignage de M. Piehl, que je n'avais pas justifié la confiance dont j'étais honoré et que ma légèreté ou mon inexpérience avaient compromis la réussite de l'œuvre à laquelle je m'étais attaché ? J'ai donc éprouvé, je l'avoue, un instant de crainte et de découragement à la lecture des articles qui cherchaient à me confondre : au milieu d'une telle masse de textes, la plupart inédits, des erreurs plus nombreuses que celles que je connaissais déjà ou que je prévoyais se seraient-elles glissées ? Un premier examen me rasséra vite, et j'ai maintenant la certitude d'avoir fait preuve d'une conscience réelle dans le travail si violemment incriminé. C'est là un résultat que M. Piehl ne prévoyait pas ; il y aurait ingratitude de ma part à ne pas le remercier de l'avoir provoqué.

J'ai relevé partout, chez M. Piehl, une tendance des plus fâcheuses : il est dévoré du désir de me prendre en défaut à propos de tout et de rien, et ce besoin l'entraîne à étayer le plus souvent ses critiques de faits non démontrés ou même imaginaires. J'admets, s'il y tient, la supériorité de sa science et j'accepte encore qu'elle lui permette de décider si telle formule est incomplète ou si elle renferme une faute par rapport à telle autre de même nature ; mais cette puissance d'intuition ou de déduction qu'il s'accorde et devant laquelle je m'incline, en quoi lui permettra-t-elle de savoir si c'est le graveur ou bien le copiste moderne qui est coupable de l'omission ou de la faute qu'il dénonce à chaque instant ? D'autre part, il n'hésite jamais à « dire que les fautes d'impression » qu'on peut signaler dans l'ouvrage que nous examinons sont rares² ». La constatation ne serait pas pour me déplaire, si je n'y voyais un piège. Quand bien même il avouerait avoir chaussé pour la circonstance les besicles dont parle Rabelais, « pratiquant l'art » dont on peut lire lettres non apparentes, comme enseigne Aristotèles », à qui fera-t-il

1. *Journal asiatique*, numéro de juillet 1895. M. Maspero l'avait déjà signalé, en 1894, dans la *Notice* placée en tête des *Œuvres diverses* de M. de Rochemonteix, p. xxxix.



2. *Sphinx*, p. 159. Je ne comprends vraiment pas que M. Piehl refuse d'admettre qu'il ait pu se glisser chez nous des fautes d'impression, alors qu'il trouve mauvais qu'on en use de même envers lui. Dans un récent article paru dans la *Zeitschrift*, 1896, p. 81, il reproche très rudement à un contradicteur de ne pas avoir tenu compte de quelques erreurs de ce genre dans ses rectifications. C'est un fait excellent à noter pour se faire une idée du mobile qui le guide dans tous ses écrits.



croire qu'il possède un moyen infaillible pour distinguer, sauf dans quelques cas familiers à tous ceux qui impriment, une faute d'impression d'une faute de copie ou de gravure? Peut-être, après tout, ne me rend-il cet hommage apparent que pour m'enlever un moyen de défense. Qu'il se rassure! Mon but n'est pas de plaider ici les circonstances atténuantes et de me décharger sur le prote d'une partie de ma responsabilité : fautes d'impression, fautes de copie, je prends tout à ma charge. M. Piehl, qui me rabroue si fort, a lui-même, comme on le verra, trop de « bévues » à son actif pour que je ne me montre pas large envers lui. Je ne chercherai pas non plus à me retrancher, comme il le fait trop souvent, derrière les difficultés matérielles de tout genre que mon travail présentait. J'aurais pu, cependant, m'y croire autorisé par son exemple, car il a pris soin de nous confier d'abondance ses impressions, ses lassitudes, ses hallucinations. Si je n'en ai rien fait, ce n'est pas qu'Edfou soit d'un séjour plus agréable maintenant qu'il ne l'était il y a dix ans : les murs du temple sont toujours aussi élevés, les chambres aussi sombres, le soleil y est encore très ardent, le vent non moins violent, rien n'y a changé, m'a-t-on dit, et je le crois volontiers si je relis le récit des misères que M. Piehl a subies et si je les compare à celles que j'ai endurées. Peut-être ai-je eu tort en ne me plaignant pas. Mais, je l'avoue sans détours, tout entier à ma besogne, je ne songeais guère à M. Piehl, et il ne m'était jamais venu à la pensée que j'aurais à me défendre un jour contre l'accusation au moins inattendue d'avoir reproduit des textes exactement, malgré les moyens imparfaits que j'avais à ma disposition. M. Piehl a cru pouvoir écrire qu'il n'y a pas « un bien grand mérite » à reproduire un texte, « lorsqu'on » dispose d'un estampage soigneusement exécuté¹ ». On voit bien par là qu'il n'a aucune expérience des estampages de M. de Rochemonteix. Certains d'entre eux atteignent un développement de cinq, six, sept et huit mètres (généralement la longueur d'une paroi, sur une hauteur égale à celle d'un registre) et, comme ils ont été pris il y a plus de vingt ans, comme depuis lors ils ont été transportés et maniés à mainte reprise, ils ont eu tout le temps de se dégrader². Le papier s'est élimé en dix endroits, et le frottement contre les parois des caisses a coupé les paquets aux plis; le tassement a considérablement réduit le relief et même l'a presque effacé par place : ce n'est souvent qu'après de longues et patientes comparaisons que j'ai pu y discerner les figures ou les lettres. Les chambres qui bordent le sanctuaire, sur le côté ouest particulièrement, m'ont laissé un souvenir déplorable. Eût-il donc mieux valu que je me rebutasse devant ces misères? M. Piehl, en parlant de certaines inscriptions recueillies par lui à Edfou dans des conditions qu'il estime défavorables, ne dit-il pas, avec sa modestie ordinaire, pour excuser les fautes qu'il craint d'avoir commises : « Je crois rendre un service signalé à la science » en publiant ces textes non collationnés³? Mes copies auraient donc, alors qu'elles contiendraient autant d'erreurs que « ces textes non collationnés », droit à la bienveillance générale, à moins que M. Piehl n'ait deux poids et deux mesures selon qu'il s'agit de lui ou d'un confrère qu'il n'aime pas. J'aurais pu, d'autre part, mettre en pra-

1. *Sphinx*, p. 157.

2. Cf. ce que dit M. Maspero dans l'*Avant-propos* du *Temple d'Edfou*, t. I, p. iv.

3. PIEHL, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Egypte*, t. II, texte, *Avant-propos*, p. i.

tique le système qui consiste à *lacuner* la majeure partie des textes reproduits, là où le sens n'est pas très certain ou lorsque la rupture de la pierre rend la lecture d'un signe malaisée; j'aurais pu encore me débarrasser sur des successeurs du soin de copier les légendes mutilées ou d'un accès mal commode; j'aurais pu enfin terminer nombre de textes par un de ces *etc.* par lesquels M. Piehl excelle à terminer les passages difficiles¹. M. Piehl, qui en agit souvent de la sorte, aurait eu mauvaise grâce à me reprocher de l'imiter; mais en quoi ces petites roueries bonnes au plus à sauver la vanité d'un auteur auraient-elles servi la science? J'ai préféré m'exposer à l'erreur et tout donner: si je me suis trompé parfois, du moins ai-je la conscience d'avoir accompli une œuvre utile. M. Piehl, qui ménage si fort sa propre peine, a-t-il réfléchi un seul instant au travail que la publication d'*Edfou* a déjà coûté, et pense-t-il vraiment que personne ne l'apercevra parce qu'il se refuse, lui, à le voir? Il se trompe s'il s'est imaginé ruiner l'œuvre à jamais au prix de deux ou trois articles injurieux écrits au hasard de la plume et remplis d'inexactitudes. J'ai consacré à *Edfou* cinq années de ma vie, je lui en donnerai dix encore s'il le faut: le jour où il sera terminé, nous verrons ce que les critiques de M. Piehl pèsent contre moi dans la balance. Le mépris que l'on professe dans sa *Revue* pour celui qui s'astreint à la « besogne facile mais annihilante de consacrer exclusivement ses soins à copier et à publier des textes » l'aura, je veux bien le supposer, — il faut toujours chercher l'excuse, — entraîné au delà de ce que sa propre expérience de copiste lui commandait. Pour lui aussi, sans doute, un égyptologue, — lui excepté, c'est entendu, — qui accepte cette unique et monotone occupation, ne peut éviter d'« essayer » d'interpréter les textes et les reproduire en conséquence ». C'est là, assurément, une opinion qui sort de l'ordinaire, et M. Piehl, qui aime le paradoxe, ne pouvait mieux satisfaire son goût qu'en l'adoptant sans plus tarder. Mon plus grand crime, pourtant, a été d'éviter ce travers, dont on charge si peu aimablement les éditeurs d'inscriptions. Jamais je n'ai tenté de réformer mes textes, comme M. Piehl reconnaît l'avoir fait, avec une franchise pleine de simplicité. « Pour donner à mes textes, dit-il, une forme aussi » exacte que possible, j'ai étudié là où cela a été faisable, d'après des publications d'au- » tres savants, des textes du même ordre, ce qui m'a permis d'introduire, en bien des cas, » des modifications notables². » Ces améliorations ne sont pas toujours très heureuses; je citerai par exemple  pour , que le monument porte très nettement³. C'est pour ne pas avoir adopté cette façon de comprendre mon devoir de copiste que je me vois accusé aujourd'hui de « Schlimmbesserungen », lorsque M. Piehl s'empêtre dans la traduction d'une phrase reproduite par moi ou lorsqu'un mot ne se retrouve pas dans la collection d'exemples qu'il a recueillis, pour la confection de ce dictionnaire dont il nous entretient depuis de longues années, et dont on peut dès à présent prévoir les fâcheuses lacunes.



1. PIEHL, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Egypte*, pl. LXXXV, Q z. Ce *etc.* représente trente-trois lignes d'écriture serrée du manuscrit que j'ai préparé pour cette partie du temple. J'ajouterai que l'unique ligne publiée contient une faute dès le début:  pour .



2. *Op. cit.*, t. II, texte, *Acant-propos*, p. 1-11.



3. *Op. cit.*, pl. LXV et p. 41, note 2 du texte; cf. *Le Temple d'Edfou*, t. I, p. 580.



La première livraison d'*Edfou*, — plus exactement les onze premières feuilles, — ne sont pas de moi. Cette constatation a été faite par M. Piehl lui-même, qui a reconnu de bonne grâce « que cette partie était supérieure au reste de l'ouvrage ». Je ne répondrai donc pas aux objections qu'il a faites concernant les textes qu'elle contient : M. de Rochemonteix y est mis hors de cause, cela me suffit. Néanmoins, comme il nous renvoie à « l'œuvre de maître intitulée *Hieroglyphische Inschriften*, œuvre qui ne saurait » trop être recommandée à l'attention des commençants de l'étude des inscriptions des » basses époques, et particulièrement à celle de M. Maspero [Chassinat] », comme il essaie de démontrer, *sans preuves à l'appui*, que « c'est évidemment aux reproductions de von Bergmann qu'il faut accorder la préférence » et comme il conclut que, grâce à elles, « nous pouvons, sans nous rendre à Edfou, corriger les nombreuses erreurs » qui défigurent sur ce point l'ouvrage publié sous le nom de M. de Rochemonteix², j'examinerai rapidement ce qu'il y a de fondé dans cette affirmation.

A la planche LI des *Hieroglyphische Inschriften*, que reproduit le texte Ao. 1d. I de notre *Edfou*, t. I, p. 24-25, je lis, en suivant la classification adoptée par nous :

dans Bergmann :  au lieu de  1, qu'*Edfou*, ligne 2, donne correctement² ;





dans Bergmann :  au lieu de  2, qu'*Edfou*, ligne 3, donne correctement ;






dans Bergmann :  au lieu de  3, qu'*Edfou*, ligne 5, donne correctement ;

dans Bergmann :  au lieu de  4, qu'*Edfou*, ligne 6, donne correctement ;

dans Bergmann :  au lieu de  5, qu'*Edfou*, ligne 7, donne correctement,

d'où je conclus à l'avantage de la copie de M. de Rochemonteix sur 5 (cinq) points importants, plus sur deux points de détail :

dans Bergmann :   au lieu de  ^(sic) , qu'*Edfou* donne correctement,





contre une erreur probable de Rochemonteix   , ligne 10, à l'avantage de Bergmann qui donne  .

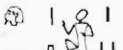
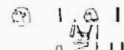
Partout ailleurs les erreurs dans la même proportion ou se balancent ; par exemple, *Hierogl. Inschr.*, pl. XLVI = *Edfou*, p. 23, A. band. soub. g. :

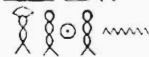

dans Bergmann :  au lieu de , qu'*Edfou* donne correctement ;

1. *Sphinx*, p. 158.

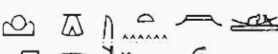

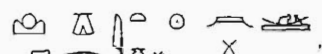
2. *Ibid.*, p. 158.


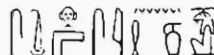
3. M. Piehl admet sans discussion, dans les *Actes du X^e Congrès des Orientalistes*, IV^e partie, p. 129-130, l'exactitude de la copie de M. de Bergmann et reconnaît dans  une variante de  « les deux mains ». Après examen de l'estampage, il devient impossible de partager cette façon de voir. Le signe que M. de Bergmann a lu  est bien un , il n'y a pas à s'y tromper. Le parallélisme de la phrase aurait dû avertir en tout cas M. Piehl qu'il faisait fausse route.

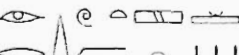

dans Bergmann :  au lieu de . qu'*Edfou* donne correctement;

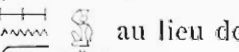
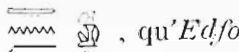
dans Bergmann :  au lieu de . qu'*Edfou* donne correctement,



et encore, *Hierogl. Inschr.*, pl. XLV = *Edfou*, p. 23, A. band. fr. d. :





dans Bergmann :  (avec ^(sic) ) au lieu de . qu'*Edfou* donne correctement;

dans Bergmann :  au lieu de . qu'*Edfou* donne correctement;






dans Bergmann :  au lieu de . qu'*Edfou* donne correctement;

dans Bergmann :  au lieu de . qu'*Edfou* donne d'une façon erronée;

dans Bergmann :  au lieu de . qu'*Edfou* donne par erreur,

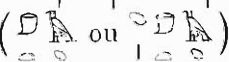
d'où il ressort six fautes pour M. von Bergmann (trois signes passés et trois autres méconnus) contre deux signes mal lus par M. de Rochemonteix : 1°  pour . 2°  pour . Il en est à peu près de même pour les copies de Dümichen. Qu'on me pardonne de mêler à cette discussion le nom de Bergmann et celui de Dumichen. Si parfois, bien malgré moi, mais avec une franchise qu'ils auraient eux-mêmes comprise et approuvée, j'ai à signaler la faute qu'ils ont commise involontairement, ce ne sera jamais pour leur en faire un reproche, même indirect, mais seulement pour montrer que l'erreur est malheureusement liée à la nature de l'homme et que, même lorsqu'il s'efforce d'y échapper par des soins assidus, il y est ramené tôt ou tard.




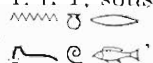
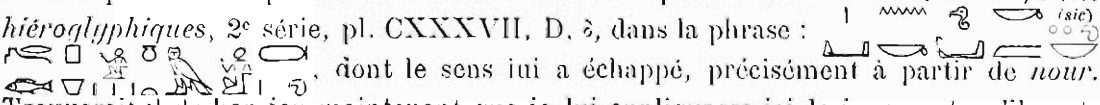
J'arrive maintenant à ce qui me concerne personnellement, et je vais examiner, point pour point, sans y rien retrancher, « cette longue série d'erreurs s'élevant à » beaucoup plus d'un millier », que M. Piehl a extraite de notre *Temple d'Edfou*, et dont le plus grand nombre, on le verra, n'existe que dans son imagination. Il n'est pas indifférent de noter que cette énumération ne comprend que les « fautes capitales ». On trouvera dans la planche qui accompagne cette réfutation la justification de mon dire, chaque fois que la photographie m'aura permis d'utiliser sans équivoque les estampages qui m'ont servi à établir mes copies. Je donne, en tête de chaque paragraphe, pour éviter les recherches, le numéro de la page et les références du tableau d'après les *conventions* imprimées en tête de notre ouvrage; l'ordre suivi est celui que M. Piehl a adopté.

Page 92, Co. 1d. II, l. 9. M. Piehl corrige le  de la phrase  en . Le texte original est fautif et porte exactement , c'est-à-dire un signe analogue, comme forme, à celui qui est employé presque partout à Edfou pour écrire le mot *année*, et que le caractère typographique rend par { ou mieux par } (les { et les } sont presque toujours faits } et  dans les textes ptolémaïques; les nécessités de la composition nous ont contraints à les redresser dans notre publication pour éviter une notable augmentation de frais).

Page 116, Cn. 3g. III, l. 2. Par une de ces distractions dont il est coutumier, M. Piehl nous accuse d'avoir supprimé la lettre 𐤀 du mot 𐤀𐤁𐤃𐤄 , dans la formule : $\text{𐤀𐤁𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯯𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗𐰘𐰙𐰚𐰛𐰜𐰝𐰞𐰟𐰠𐰡𐰢𐰣𐰤𐰥𐰦𐰧𐰨𐰩𐰪𐰫𐰬𐰭𐰮𐰯𐰰𐰱𐰲𐰳𐰴𐰵𐰶𐰷𐰸𐰹𐰺𐰻𐰼𐰽𐰾𐰿𐱀𐱁𐱂𐱃𐱄𐱅𐱆𐱇𐱈𐱉𐱊𐱋𐱌𐱍𐱎𐱏𐱐𐱑𐱒𐱓𐱔𐱕𐱖𐱗𐱘𐱙𐱚𐱛𐱜𐱝𐱞𐱟𐱠𐱡𐱢𐱣𐱤𐱥𐱦𐱧𐱨𐱩𐱪𐱫𐱬𐱭𐱮𐱯𐱰𐱱𐱲𐱳𐱴𐱵𐱶𐱷𐱸𐱹𐱺𐱻𐱼𐱽𐱾𐱿𐲀𐲁𐲂𐲃𐲄𐲅𐲆𐲇𐲈𐲉𐲊𐲋𐲌𐲍𐲎𐲏𐲐𐲑𐲒𐲓𐲔𐲕𐲖𐲗𐲘𐲙𐲚𐲛𐲜𐲝𐲞𐲟𐲠𐲡𐲢𐲣𐲤𐲥𐲦𐲧𐲨𐲩𐲪𐲫𐲬𐲭𐲮𐲯𐲰𐲱𐲲𐲳𐲴𐲵𐲶𐲷𐲸𐲹𐲺𐲻𐲼𐲽𐲾𐲿𐳀𐳁𐳂𐳃𐳄𐳅𐳆𐳇𐳈𐳉𐳊𐳋𐳌𐳍𐳎𐳏𐳐𐳑𐳒𐳓𐳔𐳕𐳖𐳗𐳘𐳙𐳚𐳛𐳜𐳝𐳞𐳟𐳠𐳡𐳢𐳣𐳤𐳥𐳦𐳧𐳨𐳩𐳪𐳫𐳬𐳭𐳮𐳯𐳰𐳱𐳲𐳳𐳴𐳵𐳶𐳷𐳸𐳹𐳺𐳻𐳼𐳽𐳾𐳿𐴀𐴁𐴂𐴃𐴄𐴅𐴆𐴇𐴈𐴉𐴊𐴋𐴌𐴍𐴎𐴏𐴐𐴑𐴒𐴓𐴔𐴕𐴖𐴗𐴘𐴙𐴚𐴛𐴜𐴝𐴞𐴟𐴠𐴡𐴢𐴣𐴤𐴥𐴦𐴧𐴨𐴩𐴪𐴫𐴬𐴭𐴮𐴯𐴰𐴱𐴲𐴳𐴴𐴵𐴶𐴷𐴸𐴹𐴺𐴻𐴼𐴽𐴾𐴿𐵀𐵁𐵂𐵃𐵄𐵅𐵆𐵇𐵈𐵉𐵊𐵋𐵌𐵍𐵎𐵏𐵐𐵑𐵒𐵓𐵔𐵕𐵖𐵗𐵘𐵙𐵚𐵛𐵜𐵝𐵞𐵟𐵠𐵡𐵢𐵣𐵤𐵥𐵦𐵧𐵨𐵩𐵪𐵫𐵬𐵭𐵮𐵯𐵰𐵱𐵲𐵳𐵴𐵵𐵶𐵷𐵸𐵹𐵺𐵻𐵼𐵽𐵾𐵿𐶀𐶁𐶂𐶃𐶄𐶅𐶆𐶇𐶈𐶉𐶊𐶋𐶌𐶍𐶎𐶏𐶐𐶑𐶒𐶓𐶔𐶕𐶖𐶗𐶘𐶙𐶚𐶛𐶜𐶝𐶞𐶟𐶠𐶡𐶢𐶣𐶤𐶥𐶦𐶧𐶨𐶩𐶪𐶫𐶬𐶭𐶮𐶯𐶰𐶱𐶲𐶳𐶴𐶵𐶶𐶷𐶸𐶹𐶺𐶻𐶼𐶽𐶾𐶿𐷀𐷁𐷂𐷃𐷄𐷅𐷆𐷇𐷈𐷉𐷊𐷋𐷌𐷍𐷎𐷏𐷐𐷑𐷒𐷓𐷔𐷕𐷖𐷗𐷘𐷙𐷚𐷛𐷜𐷝𐷞𐷟𐷠𐷡𐷢𐷣𐷤𐷥𐷦𐷧𐷨𐷩𐷪𐷫𐷬𐷭𐷮𐷯𐷰𐷱𐷲𐷳𐷴𐷵𐷶𐷷𐷸𐷹𐷺𐷻𐷼𐷽𐷾𐷿𐸀𐸁𐸂𐸃𐸄𐸅𐸆𐸇𐸈𐸉𐸊𐸋𐸌𐸍𐸎𐸏𐸐𐸑𐸒𐸓𐸔𐸕𐸖𐸗𐸘𐸙𐸚𐸛𐸜𐸝𐸞𐸟𐸠𐸡𐸢𐸣𐸤𐸥𐸦𐸧𐸨𐸩𐸪𐸫𐸬𐸭𐸮𐸯𐸰𐸱𐸲𐸳𐸴𐸵𐸶𐸷𐸸𐸹𐸺𐸻𐸼𐸽𐸾𐸿𐹀𐹁𐹂𐹃𐹄𐹅𐹆𐹇𐹈𐹉𐹊𐹋𐹌𐹍𐹎𐹏𐹐𐹑𐹒𐹓𐹔𐹕𐹖𐹗𐹘𐹙𐹚𐹛𐹜𐹝𐹞𐹟𐹠𐹡𐹢𐹣𐹤𐹥𐹦𐹧𐹨𐹩𐹪𐹫𐹬𐹭𐹮𐹯𐹰𐹱𐹲𐹳𐹴𐹵𐹶𐹷𐹸𐹹𐹺𐹻𐹼𐹽𐹾𐹿𐺀𐺁𐺂𐺃𐺄𐺅𐺆𐺇𐺈𐺉𐺊𐺋𐺌𐺍𐺎𐺏𐺐𐺑𐺒𐺓𐺔𐺕𐺖𐺗𐺘𐺙𐺚𐺛𐺜𐺝𐺞𐺟𐺠𐺡𐺢𐺣𐺤𐺥𐺦𐺧𐺨𐺩𐺪𐺫𐺬𐺭𐺮𐺯𐺰𐺱𐺲𐺳𐺴𐺵𐺶𐺷𐺸𐺹𐺺𐺻𐺼𐺽𐺾𐺿𐻀𐻁𐻂𐻃𐻄𐻅𐻆𐻇𐻈𐻉𐻊𐻋𐻌𐻍𐻎𐻏𐻐𐻑𐻒𐻓𐻔𐻕𐻖𐻗𐻘𐻙𐻚𐻛𐻜𐻝𐻞𐻟𐻠𐻡𐻢𐻣𐻤𐻥𐻦𐻧𐻨𐻩𐻪𐻫𐻬𐻭𐻮𐻯𐻰𐻱𐻲𐻳𐻴𐻵𐻶𐻷𐻸𐻹𐻺𐻻𐻼𐻽𐻾𐻿𐼀𐼁𐼂𐼃𐼄𐼅𐼆𐼇𐼈𐼉𐼊𐼋𐼌𐼍𐼎𐼏𐼐𐼑𐼒𐼓𐼔𐼕𐼖𐼗𐼘𐼙𐼚𐼛𐼜𐼝𐼞𐼟𐼠𐼡𐼢𐼣𐼤𐼥𐼦𐼧𐼨𐼩𐼪𐼫𐼬𐼭𐼮𐼯𐼰𐼱𐼲𐼳𐼴𐼵𐼶𐼷𐼸𐼹𐼺𐼻𐼼𐼽𐼾𐼿𐽀𐽁𐽂𐽃𐽄𐽅𐽆𐽇𐽋𐽍𐽎𐽏𐽐𐽈𐽉𐽊𐽌𐽑𐽒𐽓𐽔𐽕𐽖𐽗𐽘𐽙𐽚𐽛𐽜𐽝𐽞𐽟𐽠𐽡𐽢𐽣𐽤𐽥𐽦𐽧𐽨𐽩𐽪𐽫𐽬𐽭𐽮𐽯𐽰𐽱𐽲𐽳𐽴𐽵𐽶𐽷𐽸𐽹𐽺𐽻𐽼𐽽𐽾𐽿𐾀𐾁𐾃𐾅𐾂𐾄𐾆𐾇𐾈𐾉𐾊𐾋𐾌𐾍𐾎𐾏𐾐𐾑𐾒𐾓𐾔𐾕𐾖𐾗𐾘𐾙𐾚𐾛𐾜𐾝𐾞𐾟𐾠𐾡𐾢𐾣𐾤𐾥𐾦𐾧𐾨𐾩𐾪𐾫𐾬𐾭𐾮𐾯𐾰𐾱𐾲𐾳𐾴𐾵𐾶𐾷𐾸𐾹𐾺𐾻𐾼𐾽𐾾𐾿𐿀𐿁𐿂𐿃𐿄𐿅𐿆𐿇𐿈𐿉𐿊𐿋𐿌𐿍𐿎𐿏𐿐𐿑𐿒𐿓𐿔𐿕𐿖𐿗𐿘𐿙𐿚𐿛𐿜𐿝𐿞𐿟𐿠𐿡𐿢𐿣𐿤𐿥𐿦𐿧𐿨𐿩𐿪𐿫𐿬𐿭𐿮𐿯𐿰𐿱𐿲𐿳𐿴𐿵𐿶𐿷𐿸𐿹𐿺𐿻𐿼𐿽𐿾𐿿𐀀𐀁𐀂𐀃𐀄𐀅𐀆𐀇𐀈𐀉𐀊𐀋𐀌𐀍𐀎𐀏𐀐𐀑𐀒𐀓𐀔𐀕𐀖𐀗𐀘𐀙𐀚𐀛𐀜𐀝𐀞𐀟𐀠𐀡𐀢𐀣𐀤𐀥𐀦𐀧𐀨𐀩𐀪𐀫𐀬𐀭𐀮𐀯𐀰𐀱𐀲𐀳𐀴𐀵𐀶𐀷𐀸𐀹𐀺𐀻𐀼𐀽𐀾𐀿𐁀𐁁𐁂𐁃𐁄𐁅𐁆𐁇𐁈𐁉𐁊𐁋𐁌𐁍𐁎𐁏𐁐𐁑𐁒𐁓𐁔𐁕𐁖𐁗𐁘𐁙𐁚𐁛𐁜𐁝𐁞𐁟𐁠𐁡𐁢𐁣𐁤𐁥𐁦𐁧𐁨𐁩𐁪𐁫𐁬𐁭𐁮𐁯𐁰𐁱𐁲𐁳𐁴𐁵𐁶𐁷𐁸𐁹𐁺𐁻𐁼𐁽𐁾𐁿𐂀𐂁𐂂𐂃𐂄𐂅𐂆𐂇𐂈𐂉𐂊𐂋𐂌𐂍𐂎𐂏𐂐𐂑𐂒𐂓𐂔𐂕𐂖𐂗𐂘𐂙𐂚𐂛𐂜𐂝𐂞𐂟𐂠𐂡𐂢𐂣𐂤𐂥𐂦𐂧𐂨𐂩𐂪𐂫𐂬𐂭𐂮𐂯𐂰𐂱𐂲𐂳𐂴𐂵𐂶𐂷𐂸𐂹𐂺𐂻𐂼𐂽𐂾𐂿𐃀𐃁𐃂𐃃𐃄𐃅𐃆𐃇𐃈𐃉𐃊𐃋𐃌𐃍𐃎𐃏𐃐𐃑𐃒𐃓𐃔𐃕𐃖𐃗𐃘𐃙𐃚𐃛𐃜𐃝𐃞𐃟𐃠𐃡𐃢𐃣𐃤𐃥𐃦𐃧𐃨𐃩𐃪𐃫𐃬𐃭𐃮𐃯𐃰𐃱𐃲𐃳𐃴𐃵𐃶𐃷𐃸𐃹𐃺𐃻𐃼𐃽𐃾𐃿𐄀𐄁𐄂𐄃𐄄𐄅𐄆𐄇𐄈𐄉𐄊𐄋𐄌𐄍𐄎𐄏𐄐𐄑𐄒𐄓𐄔𐄕𐄖𐄗𐄘𐄙𐄚𐄛𐄜𐄝𐄞𐄟𐄠𐄡𐄢𐄣𐄤𐄥𐄦𐄧𐄨𐄩𐄪𐄫𐄬𐄭𐄮𐄯𐄰𐄱𐄲𐄳𐄴𐄵𐄶𐄷𐄸𐄹𐄺𐄻𐄼𐄽𐄾𐄿𐅀𐅁𐅂𐅃𐅄𐅅𐅆𐅇𐅈𐅉𐅊𐅋𐅌𐅍𐅎𐅏𐅐𐅑𐅒𐅓𐅔𐅕𐅖𐅗𐅘𐅙𐅚𐅛𐅜𐅝𐅞𐅟𐅠𐅡𐅢𐅣𐅤𐅥𐅦𐅧𐅨𐅩𐅪𐅫𐅬𐅭𐅮𐅯𐅰𐅱𐅲𐅳𐅴𐅵𐅶𐅷𐅸𐅹𐅺𐅻𐅼𐅽𐅾𐅿𐆀𐆁𐆂𐆃𐆄𐆅𐆆𐆇𐆈𐆉𐆊𐆋𐆌𐆍𐆎𐆏𐆐𐆑𐆒𐆓𐆔𐆕𐆖𐆗𐆘𐆙𐆚𐆛𐆜𐆝𐆞𐆟𐆠𐆡𐆢𐆣𐆤𐆥𐆦𐆧𐆨𐆩𐆪𐆫𐆬𐆭𐆮𐆯𐆰𐆱𐆲𐆳𐆴𐆵𐆶𐆷𐆸𐆹𐆺𐆻𐆼𐆽𐆾𐆿𐇀𐇁𐇂𐇃𐇄𐇅𐇆𐇇𐇈𐇉𐇊𐇋𐇌𐇍𐇎𐇏𐇐𐇑𐇒𐇓𐇔𐇕𐇖𐇗𐇘𐇙𐇚𐇛𐇜𐇝𐇞𐇟𐇠𐇡𐇢𐇣𐇤𐇥𐇦𐇧𐇨𐇩𐇪𐇫𐇬𐇭𐇮𐇯𐇰𐇱𐇲𐇳𐇴𐇵𐇶𐇷𐇸𐇹𐇺𐇻𐇼𐇽𐇾𐇿𐈀𐈁𐈂𐈃𐈄𐈅𐈆𐈇𐈈𐈉𐈊𐈋𐈌𐈍𐈎𐈏𐈐𐈑𐈒𐈓𐈔𐈕𐈖𐈗𐈘𐈙𐈚𐈛𐈜𐈝𐈞𐈟𐈠𐈡𐈢𐈣𐈤𐈥𐈦𐈧𐈨𐈩𐈪𐈫𐈬𐈭𐈮𐈯𐈰𐈱𐈲𐈳𐈴𐈵𐈶𐈷𐈸𐈹𐈺𐈻𐈼𐈽𐈾𐈿𐉀𐉁𐉂𐉃𐉄𐉅𐉆𐉇𐉈𐉉𐉊𐉋𐉌𐉍𐉎𐉏𐉐𐉑𐉒𐉓𐉔𐉕𐉖𐉗𐉘𐉙𐉚𐉛𐉜𐉝𐉞𐉟𐉠𐉡𐉢𐉣𐉤𐉥𐉦𐉧𐉨𐉩𐉪𐉫𐉬𐉭𐉮𐉯𐉰𐉱𐉲𐉳𐉴𐉵𐉶𐉷𐉸𐉹𐉺𐉻𐉼𐉽𐉾𐉿𐊀𐊁𐊂𐊃𐊄𐊅𐊆𐊇𐊈𐊉𐊊𐊋𐊌𐊍𐊎𐊏𐊐𐊑𐊒𐊓𐊔𐊕𐊖𐊗𐊘𐊙𐊚𐊛𐊜𐊝𐊞𐊟𐊠𐊡𐊢𐊣𐊤𐊥𐊦𐊧𐊨𐊩𐊪𐊫𐊬𐊭𐊮𐊯𐊰𐊱𐊲𐊳𐊴𐊵𐊶𐊷𐊸𐊹𐊺𐊻𐊼𐊽𐊾𐊿𐋀𐋁𐋂𐋃𐋄𐋅𐋆𐋇𐋈𐋉𐋊𐋋𐋌𐋍𐋎𐋏𐋐𐋑𐋒𐋓𐋔𐋕𐋖𐋗𐋘𐋙𐋚𐋛𐋜𐋝𐋞𐋟𐋠𐋡𐋢𐋣𐋤𐋥𐋦𐋧𐋨𐋩𐋪𐋫𐋬𐋭𐋮𐋯𐋰𐋱𐋲𐋳𐋴𐋵𐋶𐋷𐋸𐋹𐋺𐋻𐋼𐋽𐋾𐋿𐌀𐌁𐌂𐌃𐌄𐌅𐌆𐌇𐌈𐌉𐌊𐌋𐌌𐌍𐌎𐌏𐌐𐌑𐌒𐌓𐌔𐌕𐌖𐌗𐌘𐌙𐌚𐌛𐌜𐌝𐌞𐌟𐌠𐌡𐌢𐌣𐌤𐌥𐌦𐌧𐌨𐌩𐌪𐌫𐌬𐌭𐌮𐌯𐌰𐌱𐌲𐌳𐌴𐌵𐌶𐌷𐌸𐌹𐌺𐌻𐌼𐌽𐌾𐌿𐍀𐍁𐍂𐍃𐍄𐍅𐍆𐍇𐍈𐍉𐍊𐍋𐍌𐍍𐍎𐍏𐍐𐍑𐍒𐍓𐍔𐍕𐍖𐍗𐍘𐍙𐍚𐍛𐍜𐍝𐍞𐍟𐍠𐍡𐍢𐍣𐍤𐍥𐍦𐍧𐍨𐍩𐍪𐍫𐍬𐍭𐍮𐍯𐍰𐍱𐍲𐍳𐍴𐍵𐍶𐍷𐍸𐍹𐍺𐍻𐍼𐍽𐍾𐍿𐎀𐎁𐎂𐎃𐎄𐎅𐎆𐎇𐎈𐎉𐎊𐎋𐎌𐎍𐎎𐎏𐎐𐎑𐎒𐎓𐎔𐎕𐎖𐎗𐎘𐎙𐎚𐎛𐎜𐎝𐎞𐎟𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧$



tions, ce qui lui arrive souvent : il nous a livré, même à tort, un assez grand nombre d'exemples de cette *faute de lapicide* dans ses *Inscriptions hiéroglyphiques*, t. II, pl. XI, ζ; XXIV, P; XXV, R; XLIV, K, l. 1 (deux fois, bien que l'original ait □); LXV, l. 2 et *passim*.

La partie que je viens d'examiner concerne les textes gravés dans le *Couloir mystérieux* (pourtour des chapelles) : M. Piehl y a relevé *dix-neuf* fautes. En voici le décompte tel qu'il ressort de ce que j'ai dit, documents en main : *six* fautes sont à ma charge : ce sont quatre fautes d'impression et deux fautes de copie, } pour } et | pour | : *douze* restent pour compte à M. Piehl; un point demeure douteux () par manque actuel de renseignements précis.

Pour la *1^{re} chambre ouest*, je n'ai eu à ma disposition que des copies fournies par MM. Bouriant, Jéquier et Legrain, les estampages manquant dans les papiers laissés par M. de Rochemonteix. La répartition du travail a été indiquée au bas des pages, dans les notes que M. Piehl a pu lire. Néanmoins, selon son habitude, il me rend responsable des fautes qu'il a trouvées ou cru trouver dans ces textes. Ici, comme ailleurs, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà eu occasion de dire : j'ai reproduit fidèlement le manuscrit qui m'a été envoyé d'Égypte, sans addition ni omission. M. Piehl, qui reproche souvent aux autres la collaboration bénévole qu'ils lui ont accordée contre son gré, pour la correction d'épreuves, par exemple, me permettra de penser que MM. Bouriant, Jéquier et Legrain auraient pu, comme lui, trouver mauvais que je me permisse d'introduire dans leur travail plusieurs améliorations plus ou moins aléatoires. S'il avait d'ailleurs réfléchi quelque peu avant d'écrire, il se serait épargné une école que je suis en état de lui signaler sans le secours d'estampages. Il affirme, en effet, que M. Maspero [Chassinat] « a voulu introduire » un « mot jusqu'ici inconnu », . Il sera peut-être légèrement surpris d'apprendre que ce terme a été « introduit » par lui, bien avant nous, dans ses *Inscriptions hiéroglyphiques*, t. II, pl. XI, ζ = *Edfou*, t. I, p. 430, Pe. 2g. I. l. 1, sous la forme  (sans ◯). La correction , proposée pour le groupe  n'est pas plus heureuse; elle témoigne seulement que M. Piehl ignore l'existence d'un mot fréquent aux âges divers de l'égyptien¹. Mais ce qui complique son cas, c'est que le mot qu'il nous reproche d'avoir créé de toutes pièces se lit dans ses *Inscriptions hiéroglyphiques*, 2^e série, pl. CXXXVII, D. 2, dans la phrase :  dont le sens lui a échappé, précisément à partir de *nour*. Trouverait-il de bon jeu maintenant que je lui appliquasse ici le jugement qu'il porte contre moi si souvent à la légère? Les quatre fautes qu'il impute de ce chef à M. Maspero [Chassinat] ne sont qu'autant de « bévues » à joindre aux autres « Schlimmbesserungen » dont il paraît si fier. J'aurai peut-être plus tard à m'expliquer au long sur cette fureur de corrections mal justifiées qui saisit M. Piehl. Je me bornerai pour le moment à

1. M. Piehl, dans son second article, constate, non sans une pointe de mauvaise humeur manifeste, qu'il s'est trompé en cet endroit et que le « groupe *nour* existe parfaitement », cela, conclut-il, « n'atténue en aucune manière le jugement défavorable... porté sur l'ouvrage de M. Maspero » [Chassinat] (*Sphinx*, p. 237). Cela montre en tout cas, aurait-il pu ajouter, de quelle façon inconsidérée il a été porté et sur quelles preuves peu solides il a été établi. M. Piehl a eu tort de s'arrêter en si bon chemin, — la première rectification seule coûte, — et de ne pas pousser plus avant la révision de ses critiques.

relever deux faits qui m'engagent personnellement. Il s'agit d'abord du nom de dieu  « que M. Maspero [Chassinat], avec son ignorance habituelle, appelle *Madj* » (*Sphinx*, p. 164). Je ne vois pas en quoi mon « ignorance habituelle » s'est manifestée si visiblement par cette transcription, qui émeut M. Piehl au point de lui faire presque oublier son aménité coutumière. Qu'il admette telle lecture qu'il lui plaît d'adopter, quitte à l'abandonner ensuite (par exemple *hims* pour , lu régulièrement plus tard *tas*), cela n'engage que lui, et il ne s'ensuit pas aussi clairement qu'il l'entend que, pour ne pas avoir pris cette voie avec lui, on ne soit qu'un « ignorant ». Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'il ne comprenait rien aux hiéroglyphes, parce qu'il lit *Amsi*, — d'accord avec M. Le Page-Renouf et plusieurs savants anglais, — le nom de  que nous reproduisons par Minou ou Khminou, ou même parce que, « n'ayant pas vu » les raisons de la nouvelle traduction « buntschillernd » du groupe  » (*Inscr. hiér.*, t. II, texte, p. 1, note 5), il le rend par « qui lance des rayons », ce qui l'amènerait infailliblement à dire d'un veau ou d'un *boeuf tacheté*, , *qa abou*, que c'est « un » veau » ou « un taureau qui lance », ni même parce qu'il s'entête à transcrire par *nennu* tous les mots qui débutent par , alors que le copte, — qui doit être cependant renseigné, — lit cette syllabe *ⲛⲟϥ*, *ⲛⲁϥ*, dans des mots bien connus. Je n'ai vu là qu'une nouvelle confirmation de ce fait qu'une même opinion ne peut pas rallier tous les suffrages. Peut-être aurait-il adouci pourtant ce que le mot d'« ignorance » porte en soi de désobligeant, s'il avait constaté qu'à la page 430 d'*Edfou* j'ai écrit *Nem* (?), au lieu de *Madj*, avec un point de doute, toutefois. Poursuivant cette progression décroissante, j'arriverai peut-être à ne plus être aussi « ignorant » aux yeux de M. Piehl le jour où je supprimerai l'hésitation très sincère, et que je crois fondée par conséquent, que j'éprouve pour cette lecture qu'il défend d'une façon si virulente, dans son amour de la vérité. Au reste, l'unanimité est loin d'être aussi complète qu'il le suppose, en faveur de  = NEM. M. Lanzzone le lit MAZED, dans son *Dictionnaire de Mythologie*, p. 343, et plus loin NEM (?), *loc. cit.*, p. 390. Brugsch le lit parfois SNESEM (oder MATED) dans son *Thesaurus*, enfin Bergmann, dont le nom fait autorité pour M. Piehl, a proposé, dans son mémoire intitulé *Der Sarkophag des Panchemisis*, p. 11, n° 6, la transcription SESHEM (cf. aussi, du même, *Der Sarkophag des Nesschutafnut*, in *Rec. de Trav.*, t. VI, p. 164, où  = SESHEM). Le *Livre des Morts*, ch. XVI, mentionne un dieu , et le nom du *dieu des laboratoires et de la parfumerie*, , assonne continuellement avec . Bref, pour ne pas m'écarter des textes connus, je dirai encore qu'il existe une ville  *ⲛⲉⲙⲙⲉ*, *ⲛⲉⲙⲙⲉ* (BRUGSCH, *Dict. géogr.*, p. 630), qui semble bien être à  ce que  est à . Je n'exclus pas, bien entendu, la lecture déjà démontrée, NEM (cf. *Zeitschr.*, 1866), mais je ne crois pas non plus m'être rendu coupable d'hérésie en employant la transcription *Madj*. Il y aurait peut-être à faire une distinction entre les deux formes, bien qu'elle ne paraisse pas avoir été toujours observée par les anciens; mais ce n'est pas ici la place d'examiner ce point.

En second lieu, M. Piehl note « en passant la manière étrange dont (p. 132, l. 8 et » *passim*) M. Maspero [Chassinat] a reproduit le mot  « odeur ». Il écrit 


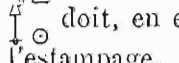
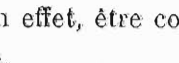
» un signe qui ne répond que très peu à une jambe de bête. La régularité avec laquelle
 » l'honorable académicien emploie Δ au lieu de \mathcal{E} m'a porté à croire qu'il veut introduire
 » un mot *zak*. Je suis sûr d'avoir rencontré dans l'ouvrage de M. Maspero [Chassinat] le
 » prétendu mot *zak* un assez grand nombre de fois, — peut-être une vingtaine. Mais
 » nous pouvons être convaincus, que l'original ne donne point d'appui à l'hypothèse de
 » l'existence d'un pareil mot. Et quand même le lapidaire telle fois par mégarde aurait
 » taillé Δ au lieu de \mathcal{E} , il est certain qu'en général il n'a pas confondu les deux signes.
 » Autrement il aurait mal su son métier, ce que les textes d'Edfou ne nous autorisent
 » pas à supposer » (*Sphinx*, p. 164-165). Il est visible que M. Piehl a voulu forcer un
 peu la note ici et qu'il s'est laissé gagner par le désir de faire impression sur le lecteur. Malheureusement ses écrits antérieurs contredisent pleinement ce qui est pour lui vérité aujourd'hui. Mais procédons par ordre. Il y a d'abord fausse attribution de sa part lorsqu'il dit que l'hiéroglyphe \mathcal{F} , employé à Edfou pour écrire la syllabe *nem*, dans le mot en question, représente une *jambe de bête*. C'est un pied de siège ou de lit, ainsi que l'indique le socle placé sous la patte (en Égypte, pas plus qu'ailleurs, les animaux ne portent sandales ou chaussures à talon) et la mortaise, à la partie supérieure du signe, qui venait s'emboîter dans le cadre du meuble. M. Piehl pourra voir cet objet dans les peintures des hypogées entre les mains des menuisiers et des ébénistes. Comme il n'a jamais su le reconnaître, il lui prête, dans ses *Inscriptions hiéroglyphiques*, 2^e série, les aspects les plus extraordinaires, depuis celui d'une sorte de vase d'où s'échappe quelque chose qui peut être une flamme, jusqu'à celui d'une *lacune* plus ou moins complète¹. Passons sur ce détail, et constatons seulement qu'en nous attribuant une lecture *Khak* que nous n'avons donnée nulle part, M. Piehl a préjugé de ce qu'il ne pouvait savoir et nous a prêté de son propre fonds. Reste à voir maintenant jusqu'à quel point je suis coupable en imprimant Δ là où il devrait y avoir \mathcal{E} , selon M. Piehl. La confiance presque illimitée que M. Piehl accorde aux graveurs anciens, lorsqu'il s'agit de nous critiquer, est de date assez récente. En 1893, quand parut la traduction des textes publiés dans le second volume des *Inscriptions hiéroglyphiques*, il ne crut pas superflu de mettre, pour sa décharge, le lecteur en garde contre une suite d'erreurs, dont il avait généreusement augmenté le nombre, du reste. Ce sont des --- mis à la place de --- (page 1, note 4), des --- tenant lieu de --- (page 7, note 8) ou des --- remplaçant indûment des --- (page 7, note 1), des pronoms employés incorrectement, --- pour --- (page 11, note 1), — toutes « bévues » mises depuis sur le compte de mon « incompétence² ». Tel « texte


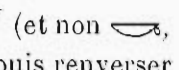










1. PIEHL, *op. cit.*, pl. II, où \mathcal{F} est ainsi fait \mathcal{F} à trois reprises. Je pourrais encore renvoyer à vingt passages pour ce signe. On ne saurait trop encourager M. Piehl à soigner le dessin de ses hiéroglyphes qui, en général, est d'une inexactitude déplorable. Le déterminatif \mathcal{H} , par exemple, devient trop aisément \mathcal{H} (*loc. cit.*, pl. IX, γ , deux fois), ce qui ne signifie rien et nous reporte au temps déjà lointain où les caractères égyptiens n'étaient tenus que comme ornements, dans les planches d'archéologie. Il y a aussi une négligence fâcheuse dont toutes ses copies portent l'empreinte : l'homme assis \mathcal{H} est *presque continuellement dépourvu de barbe*, ce qui est propre à induire le traducteur en erreur. Le graveur n'a pu commettre une pareille maladresse, « autrement il aurait mal su son métier », dirait M. Piehl, s'il s'agissait de moi.




2. M. Piehl prétend même m'interdire le bénéfice des *sic* dans ces passages. Cf. *Le Sphinx*, p. 238.



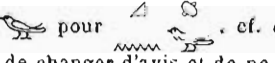
» renferme une série de fautes que dans ma traduction, c'est M. Piehl qui parle, j'ai » écartées » (*loc. cit.*, p. 17, note 2); puis un autre qui fait pendant à celui « qui précède » FOURMILLE DE FAUTES, dont la plupart se corrigent sans difficulté. Ces fautes, bien » entendu, sont dues au lapicide égyptien¹ » (*ibid.*, p. 17, note 4). Cette première impression, dictée par la prudence excessive que M. Piehl manifesta dans ses travaux, a cédé depuis devant des considérations que j'ignore, mais qui pourraient bien n'être que de circonstance. J'ai vérifié sur les estampages tous les endroits où j'ai imprimé Δ et nulle part je n'y ai trouvé autre chose que Δ, et non Δ². Les copies de M. de Rochemonteix portent du reste aussi, parfois, le Δ à la place du Δ régulier³. On voit, tout compte fait, que la grande indignation de M. Piehl aurait pu se réserver pour une meilleure occasion : des deux gros griefs relevés contre moi et présentés à renfort de formules, qui deviennent par trop banales chez lui, il ne subsiste rien, si ce n'est un nouvel exemple de la faillibilité des ouvriers anciens, dont M. Piehl a pris la défense un peu à la légère.

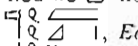
J'arrive maintenant à l'examen des « bévues » commises par moi dans la reproduction des inscriptions de la 2^e chambre ouest.

Page 142, Ee. 1d, l. 7. La phrase  « ne contient pas moins » de trois fautes », dit M. Piehl.  doit, en effet, être corrigé en , mais le reste reproduit exactement ce que porte l'estampage.



Page 142, Es. 1d, l. 23.  (et non , comme l'imprime M. Piehl). « Il faut d'abord effacer la barre du début, puis renverser » l'ordre des groupes , après remplacer  par celui de , et enfin changer le » suffixe pronominal  par celui de . » Une seule erreur est à ma charge  qu'il faut lire . Le reste reproduit exactement ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 3). La forme  n'est pas rare. Je l'ai signalée dans une note parue au *Recueil de Travaux*, t. XVII, p. 50-53. Depuis, j'en ai trouvé de nouveaux exemples, entre autres  (cf. *Edfou*, t. I, p. 451 et note 1) que le sculpteur a corrigée en , mais de telle sorte que le | est encore visible.



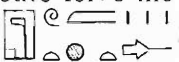



Page 142, Es. 1d, l. 19. « Le dieu Horus prononce l'allocation que voici : « Je te » donne les nègres » ;  il y a ici deux bévues à » mettre sur le compte de notre éditeur : le suffixe *sen*, il l'a lu , et il a sauté  » après le mot *hen*. » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage : les « deux bévues » sont « à mettre sur le compte de notre correcteur ».

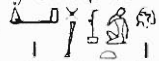









1. J'en ai trouvé 19 (dix-neuf) qui relèvent uniquement du copiste moderne. Voici les plus remarquables :  pour  pour  . cf. *op. cit.*, pl. XXVII, A, et *Edfou*, t. I, p. 443. Ces exemples permettront à M. Piehl de changer d'avis et de ne plus dire que nous avons poussé « un peu loin l'exactitude scrupuleuse » dans la reproduction des textes édités par nos prédécesseurs; la correction de notre texte en fait foi (cf. *Le Sphinx*, p. 238).



2. L'emploi de Δ au lieu de Δ ne s'est pas localisé dans le seul mot *khanem*; on en rencontre un bon exemple dans la phrase , *Edfou*, t. I, p. 278, Ke. 2g, l. 1. M. Piehl n'a eu garde de le citer.

3. *Edfou*, t. I, p. 206, Ho. 2d, l. 1.



Page 142, Es. 1d, l. 8. La correction proposée par M. Piehl est exacte : l'estampage porte bien  et non .






Page 145, Eo. 2d, l. 1. M. Piehl veut à toute force me rendre responsable de la faute de lapicide  pour , de la phrase . Il cherche à démontrer, dans un long développement, que je crois inutile de rééditer que nous avons « donné au » signe  la valeur (jusqu'ici inconnue) du suffixe personnel du féminin » . M. Piehl oublie ce qu'il a dit à ce sujet pour son propre compte (*op. cit.*, p. 8, note 8), ou bien il reconnaît avoir commis lui-même cette « bévue » à la planche XI, ε, de sa publication. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage, le  y compris¹.


Page 145, Eo. 2d, l. 3. M. Piehl relève deux erreurs dans la phrase  :  au lieu de  et  au lieu de ; la première de ces corrections seule est exacte, l'estampage donne  (non ). La jambe unique de l'enfant ( sic) est brisée dans le bas; il ne reste que le pied, ce qui explique la faute et la disposition donnée au groupe : notre  n'est autre que ce pied. Le  reproduit exactement ce qui est gravé sur la muraille.



Page 147, Es. 3d, l. 21. « Le mot « amour » est représenté par le signe , qui, sans » doute, doit être remplacé par . » Il est probable que M. Piehl a raison en principe, mais mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage. Néanmoins, comme celui-ci a souffert à cet endroit, je ne puis porter en ce moment un jugement définitif sur ce point.

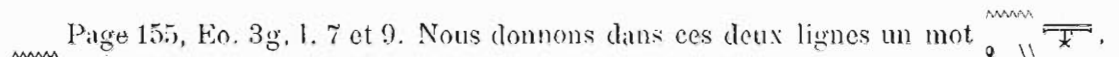

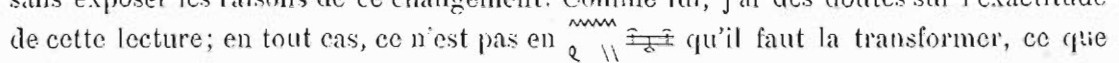
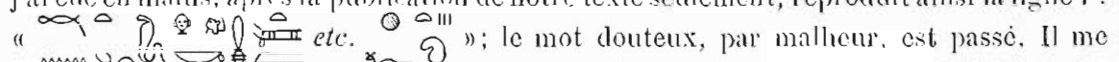

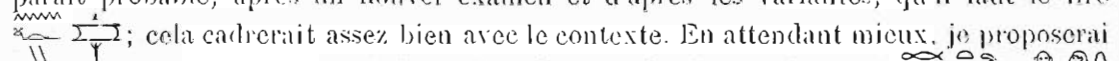
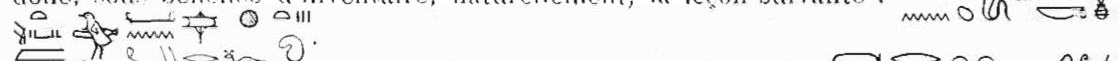
Pages 146, l. 8, 147, l. 5, 149, l. 5, 151, l. 9. « Les pronoms suffixes si essentiels à » l'explication des textes » ont été « sautés très souvent à la fin des légendes hiéroglyphiques. » Ces omissions ne me sont pas imputables. Les estampages de M. de Rochemonteix ont été faits assez souvent avec des feuilles de papier trop courtes et le bas des colonnes n'a pas été pris. J'ai remédié à cet inconvénient, chaque fois que je l'ai pu, en comblant ces lacunes accidentelles avec les notes de M. de Rochemonteix. Il m'était bien difficile de tenter plus, faute de données exactes, car il n'est pas toujours possible de savoir si le suffixe, ou la dernière lettre d'une ligne, quelle qu'elle soit, manque réellement du fait du graveur ou si l'estampage est incomplet, dans des textes aussi corrompus que ceux-ci; cela m'aurait entraîné, malgré moi, à des corrections erronées du genre de celles que M. Piehl propose trop souvent.


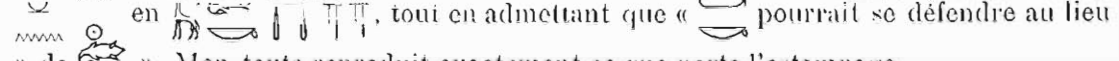


Page 152, Eo. 2g, l. 12.  doit être lu  suivant M. Piehl. Il m'est impossible de voir autre chose que ce que j'ai transcrit. L'estampage est en fort mauvais état; je maintiens cependant ma version jusqu'au jour où je la contrôlerai sur la muraille.

Page 154, En. 3g, l. 15 et 32. Les corrections proposées par M. Piehl sont exactes : il faut lire  et non .  et non . Le groupe  est à peine lisible, il n'en reste que les hastes sur l'estampage.

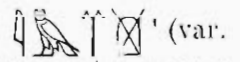
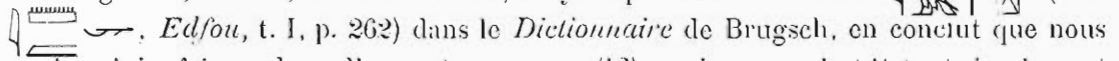
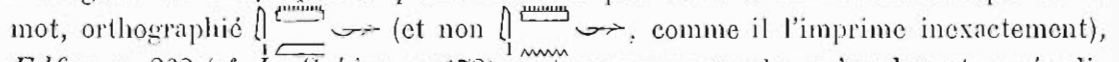

1. Je me suis laissé tromper par un mot , assez fréquent dans ces textes. Cf. PIEHL, *op. cit.*, II, pl. XVI, et *Edfou*, t. I, p. 421, Po. 2d. I, l. 10.





2. La faute n'est pas rare du reste; cf.  pour , *ibid.*, p. 432, Pe. 2g. III. l. 2.

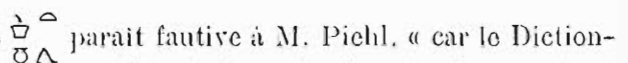
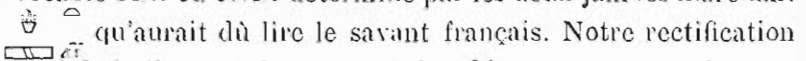

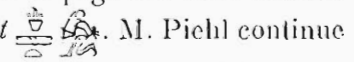
Page 155, Eo. 3g, l. 7 et 9. Nous donnons dans ces deux lignes un mot , « dont le déterminatif est incorrect et à remplacer par  », dit M. Piehl, sans exposer les raisons de ce changement. Comme lui, j'ai des doutes sur l'exactitude de cette lecture; en tout cas, ce n'est pas en  qu'il faut la transformer, ce que porte l'estampage ne s'y prêtant pas. Les lignes 7-14 du tableau d'où ce mot est extrait sont très peu nettes sur l'empreinte, qui est incomplète et à demi effacée. Je n'ai pu encore les revoir sur le monument, mais une note de M. de Rochemonteix, que j'ai eue en mains, après la publication de notre texte seulement, reproduit ainsi la ligne 7 : «  etc.  »; le mot douteux, par malheur, est passé. Il me paraît probable, après un nouvel examen et d'après les variantes, qu'il faut le lire ; cela cadrerait assez bien avec le contexte. En attendant mieux, je proposerai donc, sous bénéfice d'inventaire, naturellement, la leçon suivante : 



Page 153, Eo. 3g, l. 3. M. Piehl veut corriger la phrase  en , tout en admettant que «  pourrait se défendre au lieu » de  ». Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.


Des dix-neuf fautes examinées pour cette chambre, six restent à ma charge, dix sont à mettre au compte de M. Piehl; trois points restent douteux.

Page 162, Fs. 1d, l. 28. M. Piehl, n'ayant pu découvrir le mot  (var. , *Edfou*, t. I, p. 262) dans le *Dictionnaire* de Brugsch, en conclut que nous voulons lui « faire cadeau d'un mot nouveau » (!?), mais que « c'est là tout simplement » un groupe connu de longue date, bien que l'honorable académicien se soit plu à le « défigurer en remplaçant le *q* intermédiaire par un *m* ». Un second exemple de ce mot, orthographié  (et non , comme il l'imprime inexactement), *Edfou*, p. 262 (cf. *Le Sphinx*, p. 178), ne trouve pas non plus grâce devant son érudition. M. Piehl se méprend sur nos intentions; nous n'avons jamais eu le moins du monde la pensée de lui faire un « cadeau » quelconque en publiant les textes d'Edfou. Mon texte reproduit exactement, dans les deux cas, ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 4 et 5).

Page 162, Fs. 1d, l. 30 et 31. Les deux fautes signalées par M. Piehl  pour  et  pour  sont de mon fait.



Page 162, Fs. 1d, l. 33. La forme  paraît fautive à M. Piehl. « car le Dictionnaire ne connaît aucun vocable *bent* ou *beten* déterminé par les deux jambes marchant » à reculons. C'est *best*  qu'aurait dû lire le savant français. Notre rectification est corroborée par la teneur de la ligne 12 de la page 270. » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage. De plus, si je me reporte à la page 270 citée comme point de comparaison, j'y lis un mot  *betes* et non *best* . M. Piehl continue la série de ses *Schlimmbesserungen*.






Page 165, Fe. 3d, l. 3. Le signe  de la phrase 



1. Le second *m*, , du mot est placé sur le dos du premier pour *carre* le groupe dans l'original.

∫¹ doit être changé aussi « pour celui de ∫̂. Cela fait, la traduction n'offre plus de » difficulté ». Elle n'en a jamais présenté pour personne, si ce n'est pour M. Piehl, car tout le monde connaît le sens de la locution ∫̂¹. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 6).







Page 166, Fe. 3d, l. 11. « Notre-académicien, continue M. Piehl, a représenté le » verbe « pousser, prospérer » *ref*, — qui, entre autres, s'écrit avec « les trois germes » » ∩∩∩, — sous la forme des trois vases ∩∩∩. lecture absurde, mais nullement à regarder » comme une faute d'impression. » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.








Page 173, Fn. 3g, l. 3. Le groupe  est peut-être fautif; la correction  que M. Piehl propose est vraisemblable, mais les débris du signe lu ∫̂ par moi ne correspondent que de très loin à ∫̂. Ce mot est à réserver jusqu'au jour où je pourrai le revoir sur l'original.

Page 170, Fo. 1g, l. 13. Les changements proposés par M. Piehl sont certains : il faut lire :     .



Page 170, Fo. 1g, l. 10.  doit être aussi remplacé par .



Des quatorze « bévues » que M. Piehl m'octroie libéralement, sept lui restent pour compte, six sont à ma charge; une reste douteuse.



Les corrections qui sont proposées aux pages 169-172 du *Sphinx* portent sur des textes reproduits pour la plupart d'après des copies de M. de Rochemonteix, ainsi que l'indiquent les notes, ce qui me dispense d'y répondre. J'attirerai pourtant l'attention de M. Piehl sur la façon incorrecte dont il prétend améliorer un groupe écrit chez nous  et qui doit pour lui se lire . L'échange des deux signes  et  me paraît possible, — les notes de M. de Rochemonteix pourtant donnent . — mais, pour être complète, la rectification devrait porter également sur l'autre signe, car, M. Piehl ne doit pas l'ignorer, la vraie forme est  (avec une tête de bœuf), cf. DÜMICHEN, *Alt. Egypt. Temp. Inschr.*, I, pl. LIII, et *Le Temple d'Edfou*, t. I, p. 388, O. ép. m^e. g., l. 2.



Pour  orthographe abusive de  nous avons prévenu l'objection qu'on nous fait aujourd'hui en imprimant un *sic* au-dessus du mot. M. Piehl, cela va de soi, néglige de le voir, afin de grossir le nombre des fautes. Le nom  ne trouve pas plus grâce devant lui; il faut remplacer le  par un , afin d'avoir  « divinité connue de longue date », etc. Je suis surpris qu'un « éditeur de textes » des basses époques » aussi compétent ignore le dieu ; il est vrai que ce nom ne peut être cherché dans le *Dictionnaire* de Brugsch, guide ordinaire de M. Piehl, mais on en rencontre au moins trois exemples dans le *Dendérah* de Mariette, « œuvre » de maître qui ne saurait trop être recommandée à l'attention des commençants de » l'étude des inscriptions des basses époques et particulièrement à celle de M. Piehl », — pour rééditer les propres termes dont il se sert à notre intention. Ce nom est fréquent à Edfou : j'en ai réuni des exemples dans un article inséré au *Recueil de Travaux*¹.

1. Les Νέζωζ; de Manéthon et la troisième année héliopolitaine, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIX, p. 23 sqq.



Page 193, Gn. 3, l. 23, il faut lire en effet  au lieu de .










Page 193, Gn. 3, l. 30. M. Piehl remplace  par . Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.

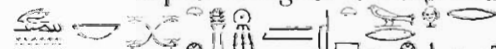
Page 196, Gs. e. n. 4, paroi nord, l. 1. La phrase  est incorrecte pour M. Piehl : « Le groupe  aurait dû immédiatement précéder le m initial. » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 7).




M. Piehl se contente de remarquer que la 2^e chambre de Sokaris contient autant d'erreurs que le reste de notre livre, jugement contre lequel je ne m'élèverai pas, car il nous engage bien peu. Puis, incidemment il demande « quel est le fonctionnaire sacerdotel dont le nom dans ces textes se fait voir, pour la première fois, si je ne me trompe, sous la forme suivante  ». Il y aurait, si je ne me trompe aussi, beaucoup à apprendre à M. Piehl; mon rôle n'est pas de faire ici, à tout propos, le pédagogue. Je puis dire, néanmoins, pour le rassurer, que mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage. Quant au sens de , j'espère le lui donner autre part. Je regrette toutefois qu'il n'ait pas cédé au besoin d'essayer à ce propos ses *Schlimmbesserungen*, afin de nous donner de nouveaux témoignages du talent très réel qu'il déploie dans cet exercice.

Passons à la *Mesnit*.


Page 228, l. ép. m^t. d., l. 3. La correction  de  est certaine.




Page 228, l. ép. m^t. g., l. 2. Un moment de distraction a entraîné M. Piehl à vouloir transformer  dans lequel il n'a pas reconnu une variante pourtant bien fréquente du nom  (BRUGSCH, *Dict. géogr.*, p. 297), qui sert à désigner parfois Memphis, mais qui, dans l'inscription présente, s'applique à Edfou. C'est peut-être, dit-il, « la forme dénaturée d'un nom commençant par  ou possiblement » du nom  ». La correction, car il y en a une, est très simple, pourtant. Il faut couper le  en deux, afin d'obtenir le groupe , qui équivaut à , dans tous les textes gréco-romains. Je n'avais pas pu voir ce qui en était sur l'estampage. Mais un léger trait en creux sépare le signe  en deux sur le monument, ainsi que je m'en suis rendu compte depuis. Il faut donc lire, d'une façon définitive, .




Le texte suivant, que j'ai copié à Edfou en 1896 et qui est gravé sur le mur extérieur du pronaos, montre que l'emploi du nom *Makhataouï* pour désigner le temple ou une partie du temple d'Edfou n'était pas rare : 

















Page 231, l. band. fr. d. L'estampage porte bien , sans  : le  est-il tombé dans une lacune? Rien ne le fait supposer. (sic)



Page 231, Is. 1d, l. 1. Il faudrait, pour que M. Piehl pût lire la formule suivante , la rectifier sur quatre points : . Une seule erreur m'est imputable dans celles qu'il me reproche,  pour  : le reste reproduit exactement ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 8).



Page 231, Is. 1d, l. 4. « L'expression très fréquente *ub neheb* [sic], — que M. Maspero [Chassinat] plus d'une fois a mal rendue et mésinterprétée, — se voit écrite de cette manière . ce qui évidemment est incorrect. » M. Piehl se trompe cette fois encore. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage¹.

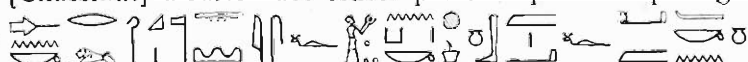
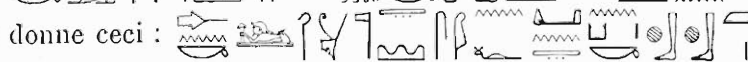












Page 231, Is. 1d, l. 6. «  doit être remplacé par . » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 9). Une faute de lapicide semblable se lit dans notre ouvrage. p. 234, Is. 2d, l. 3. 

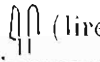
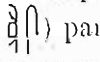



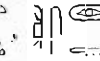

Page 231, Is. 1d, l. 7. , dans , est une faute d'impression pour .

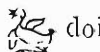



Page 233, In. 1d, l. 1. La légende  est inintelligible pour M. Piehl, qui la rapproche de « l'expression suivante :  »  (page 240, ligne 5) également dite par le roi à son père ». Ces deux expressions, dit-il, se ressemblent à tel point qu'on pourrait bien être tenté de les regarder comme identiques, ce que, pour ma part, je fais. Je considère alors la seconde comme la plus correcte des deux; c'est d'elle que je pars pour rectifier l'autre. En regardant de près tous les points de différence essentiels, on trouve bientôt qu'ils s'expliquent tout simplement par des particularités de l'estampage unies à certaine prédisposition de l'œil du copiste. C'est ainsi que  ressemble à , de même que  à , et  à . Au moins peut-on en bonne conscience soutenir cette thèse en présence des nombreux cas où M. Maspero [Chassinat], *incontestablement et sur la foi de preuves irrécusables*, a mal reproduit des signes hiéroglyphiques dont nous connaissons avec certitude les vrais modèles. » (*Sphinx*, p. 174.) J'ai donné en son entier, en la soulignant aux bons endroits, l'argumentation de M. Piehl, parce qu'elle renferme, en même temps qu'une déclaration de principes, la condamnation évidente du système de critique qu'il met en action contre nous, celui qui consiste à donner des *preuves irrécusables* de faits non démontrés, mais admis *a priori*, un peu au hasard de l'inspiration. Elle s'appuie sur deux points : d'abord sur la tendance que nous aurions à lire certains groupes en les déformant; puis sur ces fameuses preuves toujours « irrécusables » que l'on oublie de donner, à moins qu'il ne faille les chercher parmi ces signes que notre œil dénature. Le fait établi, M. Piehl passe aux preuves : deux textes lui semblent de même espèce, il choisit celui qui lui convient le mieux et décrète que celui-là seul est le bon : l'autre fournira les « preuves irrécusables » de « notre incompetence absolue ». Il corrige alors  en ,  en ,  en  (!) (pour être complet, il aurait dû ajouter que je transforme aussi  en ), et le tour est joué : je me trouve une fois de plus à la tête de quatre (ou cinq) nouvelles « bévues ». Il est commode de faire ainsi coïncider les textes, je n'y contredis point; on y est tout porté dès que l'on n'admet plus aucune variété dans les

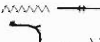

1. M. Piehl n'est pas absolument compréhensible ici, ce qui lui arrive parfois. Il parle « de l'expression » *ub neheb*. C'est évidemment *ub neheb*, , *Edfou, passim*, qu'il a voulu dire: je ne crois pas qu'il ait songé à  (*BRUGSCH, Dict. hier., Suppl., p. 690*). En cherchant à me prendre en tort le plus souvent possible, il néglige un peu ce qu'il écrit; il ne suffit pas d'essayer de faire ressortir les travers d'autrui, il faut avant tout éviter d'en donner l'exemple.


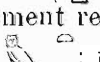


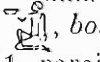

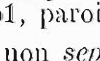
formules, aucun changement dans la forme extérieure des mots. Aussi M. Piehl est-il conséquent avec lui-même, lorsqu'il s'attaque au copiste dès qu'une particule a disparu, qu'un signe a permuté et que le moindre changement est survenu dans l'harmonie d'une phrase telle qu'il la comprend. La base d'un tel raisonnement, malheureusement, n'est pas toujours aussi solide qu'elle le paraît au début. Le cas présent en témoigne : *mon texte est identique à l'estampage* (cf. la planche, fig. 10). M. Piehl n'a pas songé une minute qu'il pût en être ainsi, tellement il était persuadé de l'excellence de sa méthode et de la pauvreté de mes moyens. Son seul *criterium* a été qu'il comprenait mieux une phrase que l'autre : qu'il se méfie, cette façon de voir lui réserve bien des mécomptes. Il a, du reste, déjà montré que les formules les plus simples l'embarrassaient et il a rejeté, sans autre motif que celui-là, des textes lisibles et compréhensibles pour d'autres. N'a-t-il pas avoué ne pas reconnaître le sens de  (*Sphinx*, p. 178)? Il lui a paru trop dur de se résigner à admettre dans le cas présent une corruption ancienne de la leçon originale; et, comme il voulait à toute force nous compter des fautes, il a attribué à notre « ignorance » les divergences que l'un des textes présentait avec l'autre. Encore, s'il avait eu, par ailleurs, des preuves évidentes d'une confusion faite par nous à propos de  et des autres signes ou groupes qu'il prétend redresser, son raisonnement aurait eu une apparence légère d'exactitude; mais, cette confusion, il n'en fournit aucune preuve, et il l'a imaginée de but en blanc, pour les besoins de sa cause. A force d'examiner la façon de travailler de M. Piehl, j'en suis venu à constater que, partout où la correction de notre texte a demandé un réel effort, il s'est montré au-dessous de sa tâche et n'a jamais dépassé les limites qu'un débutant, muni du *Dictionnaire* de Brugsch, pourrait se tracer sans prétentions. Il a, à chaque instant, pour parler comme lui, donné « une bonne preuve de l'application de la méthode malencontreuse » dite « des Verschlimmbesserns [*sic*] » (cf. *Sphinx*, p. 157).

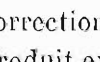
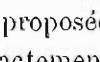
Page 235, In. 2d, l. 1. « Il y a aussi un petit texte pour lequel nous sommes en mesure » de citer une espèce de double, *ce qui nous permet de donner une preuve de plus de l'efficacité de cette sorte de comparaison* lorsqu'il s'agit de poursuivre le but que nous nous sommes proposé ici, j'entends démontrer l'incompétence absolue de M. Maspero [Chassinat] d'éditer des textes ptolémaïques. Le passage en question est celui-ci : . Le texte parallèle (p. 150) donne ceci : . Les deux extraits ne contiennent pas moins de 7 (!) fautes, à savoir, pour le premier, , , ; pour le second, , , , ce dernier signe devant se remplacer » par celui de . » Ce que je disais tout à l'heure, pour les précédentes corrections, est également applicable ici. Sur les *quatre* fautes de la première phrase, *trois* restent pour compte à M. Piehl. La quatrième est une faute d'impression,  pour , et la forme correcte ne correspond pas à la lecture proposée , car, si je ne m'abuse, on veut lire, conformément au texte qui sert de point de comparaison,  le groupe  que porte l'original. Si c'est par là que M. Piehl entend « donner une preuve de plus de l'efficacité » de cette sorte de comparaison », l'expérience paraîtra pour cette fois-ci encore bien

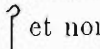

malheureuse; elle a, en effet, pour résultat le plus clair d'ajouter deux fautes où il n'y en avait qu'une, en remplaçant  (lire ) par . Les variantes, du reste, donnent presque partout , qui est l'expression consacrée pour la présentation de l'*anti* : .  (*Edfou, passim*), var. . Je ne puis rien dire des trois fautes de la phrase correspondante, dont je ne possède qu'une copie de M. Legrain (cf. *Edfou*, t. I, p. 150, note 2).










Page 239, Ie. 1g, l. 3, le  doit en effet être lu , et le , .




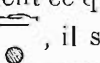

Page 239, Ie. 1g, l. 24, la correction  de  est exacte.


Page 241, Ie. 2g, l. 1. Il faut également remplacer par  le  employé par erreur dans le nom de la déesse ; par contre, le suffixe  n'existe pas sur le monument, le verbe , boire, y est écrit  (c'est une faute commune, cf. *Le Temple d'Edfou*, t. I, p. 151, paroi nord, l. 1).  est douteux sur l'estampage. Des quatre fautes signalées (et non sept, que M. Piehl compte), il n'en reste qu'une à mon actif.



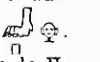
Page 241, Ie. 2g, l. 1. La correction proposée par M. Piehl.  à la place de , est inacceptable. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.




Page 242, Ie. 2g, l. 20. Il faut lire  et non , comme je l'ai imprimé.

Page 242, In. 2g, l. 1. « Le mot  a été mal rendu , ce qui fait deux mots », affirme M. Piehl. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage (cf. la planche, fig. 11). On trouvera un autre exemple de cette faute de lapicide dans notre *Edfou*, p. 177. La suite de la phrase  a été également copiée sans erreur. M. Piehl oublie de plus en plus qu'il a édité, lui aussi, des  pour des , des  pour des , et je crois bien aussi des  pour des ; je le renvoie donc à ses propres travaux, le priant de relire les notes qu'il y a jointes.


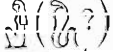
















































Page 244, Ie. 3g, l. 11. « Il y a , il faut lire . » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage. Cependant, comme le mot se trouve coupé en deux , il se peut que l' ait disparu à la fin de la première ligne, par suite de l'accident dont j'ai déjà parlé et qui a amené la suppression de plusieurs pronoms suffixes. Le  est très lisible.























La suite de la critique de M. Piehl examine les textes de la *Chapelle de la Jambe*. M. Maspero a exposé ce qu'il y avait de peu fondé dans les reproches qu'on m'adresse à leur sujet¹. Je ne reviendrai pas sur ce qui a été dit, j'en indiquerai seulement le résultat : sur vingt-quatre « bévues », vingt et une sont attribuables à M. Piehl; une seule me revient d'une façon directe, deux au maximum. M. Piehl a donné là encore une mesure très large de son érudition, surtout à propos de la formule  (cf. *Sphinx*, p. 178). Il

1. Pour achever de se convaincre de l'exactitude de notre lecture , M. Piehl pourra se reporter aux figures 4, 9, 10 et 12 de la planche où il trouvera des  incontestables, identiques à celui du groupe .


2. La figure 4 de la planche annexée à cet article fournit un excellent exemple de  mis à la place de . M. Piehl y verra que la faute , qu'il voulait mettre à mon compte (*Sphinx*, p. 178), doit être passée au sien.

3. *Le Temple d'Edfou*, t. I, Avant-propos, p. XIII.


confesse lui-même son impuissance à traduire une phrase aussi peu compliquée, « ne sachant que faire du signe  qui probablement doit se lire  ». Le procédé est fort simple et demande peu d'application : lorsqu'on ne sait que faire d'un signe, on le déclare inexact et on le corrige. Il y avait pourtant matière à fournir une « preuve de » plus de cette sorte de comparaison » dont M. Piehl se sert avec tant d'à-propos pour « démontrer l'incompétence absolue de M. Maspero [Chassinat] d'éditer des textes ptolémaïques ». Il a trouvé plus naturel de faire œuvre d'imagination que de chercher dans les livres. La légende qu'il ne comprend pas n'est pas rare. Elle est gravée à deux reprises sur la paroi nord de la deuxième salle hypostyle du temple d'Edfou, à droite et à gauche de la porte, deuxième registre, un peu haut, il est vrai, pour M. Piehl, qui dédaigne particulièrement les textes qui nécessitent l'emploi d'une échelle, — et même un peu trop aussi les chambres obscures où les chauves-souris tiennent conseil. La forme en est dans les deux cas identique :      . M. Piehl devrait savoir, ce que savent les débutants, que c'est là une formule fréquente dans certaines scènes de consécration d'un édifice, qui représentent la course du roi avec le  ou la rame : lorsque les Mirit y assistent, elles disent au roi cette formule qui tant scandalise M. Piehl. Je n'en donnerai ici qu'un exemple qui est dans l'*Abydos* de Maricette (t. I, pl. 30) : la Mirit du Sud,                placée devant le roi, s'écrie :               . Je pense qu'après avoir lu ce renseignement, M. Piehl n'aura plus de peine à trouver les autres exemples, qui abondent dans les temples à toutes les époques. En comprendra-t-il davantage le sens de la formule ? Je me plais à l'espérer maintenant. Pour lui indiquer la direction à suivre, je lui rappellerai la phrase suivante qui a dû, nécessairement, lui passer sous les yeux, — il a si soigneusement étudié notre *Edfou* ! Elle renferme implicitement l'explication de l'exclamation            « La Mirit du Nord, qui est dans Edfou, à la voix de laquelle le dieu vient » (cf. *Edfou*, t. I, p. 170).


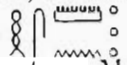

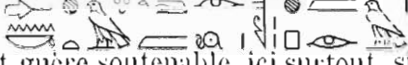




Je regrette de n'avoir pu donner dans la planche jointe à cet article la reproduction photographique de tous les passages extraits de la *Chapelle de la Jambe*, dans lesquels M. Piehl a été chercher des fautes imaginaires, et que M. Maspero a déjà relevés¹. J'ai pu en retenir un seulement, qui suffira pour le moment, je crois, à justifier ce qui a été dit (cf. la planche, fig. 12). Voici la transcription que j'en ai donnée dans *Edfou*, t. I, p. 181 :                 . M. Piehl veut y introduire les amendements suivants :  au lieu de , au lieu de ,  au lieu de . Maintiendra-t-il son appréciation en présence du texte photographié ? Je ne puis, il en conviendra, en bonne conscience, être rendu responsable, toutes les fois que le graveur ancien s'est trompé.


La salle suivante, *Arrière-chapelle de la Jambe*, a donné aussi à M. Piehl l'occasion de déployer, avec un succès égal, ses rares qualités de critique.


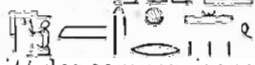
Page 265, K. ép. m^e. d., l. 2. Pour lui, « entre *em qeb* et *er bet unnes*, M. Maspero » [Chassinat] a sauté le suffixe possessif  sans laquelle [sic] le passage est intraduisible ». Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.



1. *Le Temple d'Edfou*, t. I, *Acant-propos*, p. XIII-XVI.

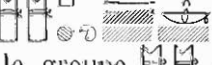






Page 266. K. ép. m^l. g., I. 1.  I serait erroné, de l'avis de M. Piehl, qui corrige en . Mon texte reproduit fidèlement ce que porte l'estampage. A la suite de cette correction (?), M. Piehl remarque que nous avons écrit le verbe *protéger* avec un « signe méconnaissable », qui « doit sans doute être le fouet ». Le signe  est exact. Je me suis eru, ici comme dans plusieurs centaines de passages, autorisé à suppléer à l'insuffisance du type dont nous nous servons en faisant graver cette variante épigraphique : je ne supposais pas que l'on songeât à m'en faire le reproche. Alors que, d'un côté, dans sa *Revue*, un de ses collaborateurs réclame la reproduction mécanique des textes et des bas-reliefs égyptiens, M. Piehl, lui, me fait, à quelques pages de distance, un crime d'avoir employé un signe gravé d'après un calque réduit de l'original : il devrait se concerter une bonne fois à ce sujet avec ses rédacteurs, pour éviter de pareilles contradictions. Partout où je l'ai pu, j'ai évité la substitution du type courant au type rare ou incorrect, qui est le plus grave défaut de l'impression en caractères mobiles, et je n'ai pas eu moins de cinq cents signes à faire exécuter. M. Piehl part donc en guerre bien hors de propos pour me reprocher ce qui n'est, après tout, qu'une nouvelle preuve du soin que j'ai apporté à mon travail, en vue de fournir une version aussi conforme que possible, dans ses détails, à l'original. Ce signe qu'il déclare méconnaissable ne l'est probablement que pour lui, et encore n'y a-t-il trouvé qu'un prétexte facile pour me malmenier une fois de plus : lorsqu'il ne peut pas dire que j'ai passé une lettre, il déclare gravement que mes signes sont indéchiffrables. Il croit un peu trop sérieusement à la mauvaise conformation de mon œil, qui, certes, n'est pas démontrée par les exemples qu'il a donnés plus haut, bien au contraire. Un fait ressort de son dire, c'est qu'il éprouve personnellement une gêne assez forte dès qu'il rencontre des signes qui s'écartent de la forme régularisée des caractères gravés que nos imprimeurs emploient. M. Piehl me rappelle, par ses remarques, ces jeunes écoliers de cinq à six ans en rupture d'alphabet qui, ayant appris à lire dans un livre, toujours le même, se troublent sitôt qu'on essaie de les faire épeler dans un autre; le changement de forme des lettres les déroutent. Un  est-il écrit , même dans un mot connu, , si l'on veut? Il hésite; puis, après avoir consulté dictionnaire et grammaire, il tourne la difficulté en adoptant *iri*, négligeant, dans son désarroi, la seule prononciation raisonnable. En veut-on une preuve, car je n'avance rien ici que je n'aie soigneusement et impartialement contrôlé? Il existe un mot   que l'on rencontre parfois dans les textes gréco-romains; M. Piehl, dans une note insérée aux *Proceedings* de la Société biblique de Londres (1895, p. 259), cite, à propos du verbe , une phrase le renfermant, dont voici la teneur :       (= DÜMICHEN, *Baugesch. des Denderatempels*, pl. XLVII), qu'il traduit de la sorte : « Je parsème ton siège d'œil [*sic*] d'Horus ». Auparavant, dans ses *Inscriptions hiéroglyphiques*, 2^e série, pl. LXXV, il avait déjà donné le même sens à cette expression :      : « Je te donne le Midi avec le » parfum dit l'« œil d'Horus » (*op. cit.*, texte, p. 48). Il voit donc, à n'en pas douter, dans , une variante de  accompagnée du déterminatif spécifique . Je laisserai de côté l'orthographe singulière du mot : l'épigraphie des basses époques est tellement variée qu'on ne saurait nier sans étude préalable, — et encore, — la légitimité de telle



ou telle forme. Je dirai seulement que cet *Irit-hor*, ce « parfum dit de l'œil d'Horus », nous est connu de longue date. Le Papyrus hiératico-démotique Rhind, 11/5, nous donne, sans qu'il y ait place pour le moindre doute, un mot  qui n'est autre chose que le pseudo « œil d'Horus »; il est traduit  par le texte démotique, ce qui indique aussi que le fameux « parfum » découvert par M. Piehl est tout bonnement un sel de nitre. Un texte, que j'ai copié à Edfou, dans la 2^e salle hypostyle, paroi est, 3^e registre, 6^e tableau, achèvera de démontrer que l'*Œil d'Horus* et le  n'ont rien de commun; le voici : . L'« *Œil d'Horus* qui sort de l'*Œil de Ra* », cela n'est guère soutenable, ici surtout, si l'on tient compte du parallélisme de la phrase; en outre, le  est bien nettement détaillé. On ne peut, je le sais, penser à tout, et, dans une littérature aussi touffue que celle de l'Égypte ancienne, il est permis de ne pas avoir tout étudié, ni noté tous les mots; mais, lorsqu'on a, comme M. Piehl, la prétention exagérée en même temps qu'inébranlable de tout connaître et de tout censurer, on devrait ne pas ignorer une expression qui se trouve dans le *Dictionnaire hiéroglyphique* de Brugsch, p. 1146, sous la forme , celle-là même que M. Piehl a reproduite dans ses *Inscriptions*. A dire vrai, dans ce dernier ouvrage, il a mis  pour , et cette substitution, qui n'aurait pas dû le gêner, lui a masqué la valeur réelle du groupe¹.



Page 266, K. ép. m^t. g., l. 1. M. Piehl ne pense pas que dans le groupe  le rejet du suffixe soit admissible, « *het seps-f* n'étant pas un véritable composé ». Il faut croire cependant que le scribe l'a considéré cette fois comme tel, car mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.



Page 265, K. ép. m^t. d., l. 3. « Nous rencontrons une épithète du dieu  » qui assurément doit se lire *amen em sejer-f*, témoin l'expression  » aussi employée en guise de qualificatif du dieu (249, 5). » L'efficacité des comparaisons dont M. Piehl parlait plus haut n'est pas plus probante ici que précédemment. Mon texte reproduit exactement ce que donne l'estampage.


Page 270, Ke. 1d, l. 6, « au lieu de  lecture de M. Maspero [Chassinat], il faut introduire  ». Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.


Page 272, Kn. 2d, l. 20. Les mots suivants , rapprochés d'une phrase analogue d'*Edfou*, p. 103, dans laquelle le groupe  est suivi des deux disques , renferment deux fautes que M. Piehl, tout naturellement, m'attribue : au lieu de , il devrait y avoir . Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage. Le  a été déplacé à la composition sans que je m'en sois aperçu, pour faciliter le groupement des signes. L'original est ainsi disposé : 










Page 271, Kn. 2d, l. 1. M. Piehl corrige  en . Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage².




1. Je rappellerai à ce propos que M. Piehl n'hésite jamais à me compter comme fautes les  écrits . Il faut croire néanmoins que la variante existe, puisqu'il la reproduit souvent.





2. Pour la faute  lu au lieu de , p. 135, je n'ai pas en mains le moyen de la contrôler : le texte a été copié par M. Jéquier et je n'en ai pas d'estampage.


Page 273, Ko. 3d, l. 3, j'ai, en effet, passé le signe .










Page 273, Ko. 3d, l. 10. Notre lecture  est certaine. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.

Page 273, Kn. 3d, l. 8. « *Horsantaui*, entre autres, porte la qualification *gen em* » , « victorieux dans *zat* », mais il n'y a pas de ville de ce dernier nom; » M. Maspero [Chassinat] aurait dû lire , le déterminatif dudit groupe, non pas . » M. Piehl est particulièrement mal inspiré de vouloir parler géographie. Le nom  est lié à une tradition mythologique recueillie par les prêtres de l'époque dont il s'occupe si activement. Le parallélisme de la phrase aurait pu, à défaut d'autre chose, lui être ici de quelque secours. *Harsantaoui* est le dieu fils de la triade de Dendérah. M. Piehl le sait probablement; mais je ne m'explique pas alors pourquoi il a oublié que cette ville () possédait un quartier nommé *Khaït*, *Khaïdit*, *Noutir-khaït*? S'il en doute, qu'il consulte le *Dictionnaire géographique* de Brugsch à la page 370. Or, la légende d'Horus nous dit que, par un jeu de mots connu, *Khaït* devait son nom au massacre, *khait*, , que ce dieu fit des compagnons de Sit en cette place. L'identification est d'autant plus certaine ici que le dieu « écharpe les impies, fracasse » les adversaires et réjouit son père par ses ennemis », c'est-à-dire en leur faisant subir les traitements divers auxquels leur rébellion les condamnait.  n'est donc que la forme simple de , dont l'épithète  a été supprimée, comme le cas s'en présente. Brugsch l'a très exactement remarqué il y a longtemps.


Page 275, Ko. 1g, l. 6. Dans la fin de légende  « la rectification à faire consiste à remplacer les trois signes initiaux par le groupe »  ou peut-être bien celui de . Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.


Page 276, Ks. 1g, l. 24. « Le groupe  doit se lire , et le signe  » être emplacé par celui de . Cf. la page 81, d'où il résulte que notre académicien s'est » trompé au moins en 6 (!) points. » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.



Page 276, Ke. 1g, l. 6. « Le signe, ayant la valeur de *hesep* « *nomos* », doit être » changé pour  *sat*. » Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.






Page 277, Ks. 2g, l. 1. « Il faut corriger l'expression , d'accord » avec Piehl, *Inscr. hiér.*, 2^e série, pl. XVII, l. 3. Cela nous amène à transcrire *au* (?) » *ab-k her zanem-f*. » Malgré le conseil de M. Piehl de corriger notre copie d'après la sienne, je m'abstiendrai de le faire. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage. Afin de montrer à M. Piehl qu'un bienfait n'est jamais perdu avec moi, je me permettrai de lui faire remarquer que les fautes sont nombreuses chez lui, dans le tableau auquel il me réfère : j'en ai compté quatre :  pour ,  pour ,  pour  et  pour , plus deux *sic* évidemment mal placés. En outre,

1. Il est juste de dire que M. Piehl a indiqué cette première erreur dans l'erratum du tome II des *Inscriptions hiéroglyphiques*; les autres n'y ont pas pris place.

2. Notre texte imprimé ne renferme pas le , l'estampage étant éraillé en cet endroit; j'ai pu le lire depuis sur la muraille, pendant mon séjour à Ediou.

la suppression du  est cause qu'il a passé un verbe dans sa traduction (cf. *op. cit.*, texte, p. 10). Je souhaite vivement, dans l'intérêt même de son œuvre, que M. Piehl y adjoigne un nouvel *erratum*; le premier est sans valeur, ayant été dressé incomplètement d'après des corrections postérieures tirées des traductions, et non en présence du monument. Il en trouvera quelques éléments dans ce qui suit.

Page 277, Ks. 2g, l. 3. M. Piehl me reproche d'avoir copié  alors qu'il y a , suivant ses conjectures. Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.

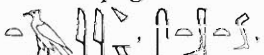
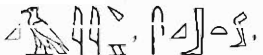
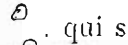

Page 277, Ks. 2g, l. 4-5. Pour en finir, il m'adjuge « 6 (!) erreurs » qu'il va chercher dans deux phrases qu'il rapproche non sans raison, du reste. Je ne puis reproduire que la première, n'ayant pu mettre la main sur l'estampage qui a permis à M. de Rochemonteix d'établir son manuscrit (cf. *Edfou*, I, p. 56). La voici : ; il serait indispensable, pour complaire à M. Piehl, de lire  au lieu de  et  au lieu de . Mon texte reproduit exactement ce que porte l'estampage.




Le nombre de mes « bévues » va en décroissant. M. Piehl en compte *vingt-six* (26) pour cette chambre; après vérification il en reste *une* seule à mon passif.







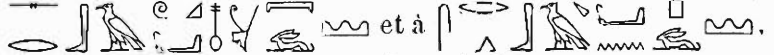
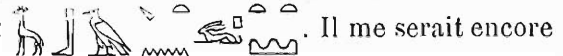
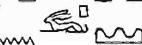
L'examen du troisième fascicule d'*Edfou* a permis à M. Piehl de poursuivre sa longue dissertation sur mon « incompétence »; il y a joint cette fois, ce qu'il n'avait pu faire aisément jusqu'alors, sa propre louange, en célébrant, un peu bruyamment, l'exactitude et la perfection absolue de ses copies personnelles. Mais, en revanche, il n'a pu se défendre de reconnaître la forme plus complète sous laquelle les textes que j'ai publiés après lui ont été donnés : il en paraît contrarié. M. Piehl, heureusement, n'est jamais à bout d'arguments et ceux qu'il donne pour faire tourner notre avantage à son profit méritent d'être examinés avec soin. « Quant à ce dernier ouvrage (ses *Inscr. hiér.*, » 2^e série), dit-il, nous ferons remarquer que les matériaux en ont été ramassés après » la confection des estampages exécutés à Edfou par M. de Rochemonteix. Par là, on » comprend la présence de lacunes pour certains points de mon ouvrage, où la partie » correspondante de la publication portant le nom de M. de Rochemonteix est complète » ou plus complète que l'autre. En effet, des surfaces de mur en calcaire aussi friable » que celui du temple d'Edfou ne supportent pas sans inconvénient le traitement à » brosse qui est indispensable à chaque confection d'estampage : des lambeaux de plus » ou moins d'étendue se sont détachés, des signes hiéroglyphiques se sont oblitérés. » (*Sphinx*, p. 238.) Que M. Piehl n'ait pas pu reconnaître la totalité des signes gravés sur les parois des chambres qu'il prétendait publier *in extenso*, il n'y a pas là de quoi lui faire un reproche, bien certainement; mais où donc a-t-il jamais vu ou lu que le temple d'Edfou est construit en CALCAIRE FRIABLE? Je crois qu'il lui faudrait chercher bien longtemps avant de trouver dans tout l'édifice le plus petit fragment de cette pierre. Une telle affirmation, dans un travail qui aspire à être pris au sérieux, dépasse les limites permises. Le temple d'Edfou est en grès, que M. Piehl me pardonne de le lui apprendre; il me serait même facile de lui indiquer le site des carrières où les architectes de cet édifice se sont approvisionnés. Je n'aurais jamais supposé que, s'occupant de la période gréco-romaine, M. Piehl ignorât à ce degré quels étaient les matériaux employés dans les constructions de cette époque. Ce point a cependant son importance

pour l'étude de l'épigraphie et, en général, pour la connaissance des règles de la décoration des édifices des bas temps. Quant à dire que M. de Rochemonteix a détérioré les inscriptions en prenant des estampages, je crains que ce soit beaucoup s'avancer. Bien au contraire, les coups de brosse ont débarrassé les hiéroglyphes des matières organiques qui les encroûtaient et dont j'ai retrouvé des traces un peu partout, dans les caisses et même après les empreintes, auxquelles elles adhéraient étroitement. Du reste, M. Piehl pourra voir que j'ai copié, près de dix ans après lui, des textes qui n'avaient pas été estampés et que j'en ai tiré beaucoup plus qu'il ne l'avait fait.

M. Piehl n'admet pas non plus que j'aie lu correctement les noms relatifs au nome héliopolite, surtout le troisième; mes prédécesseurs, au contraire, affirme-t-il, ont été plus heureux que moi, aussi rencontrent-ils en lui un chaud défenseur. Je ne veux pas entamer, pour le moment, de discussion sur ce point. Je dirai seulement que j'ai eu, pour la partie de mon travail relative aux nomes de la Basse-Égypte, les estampages en mains: mieux outillé que lui, je suis vraisemblablement meilleur juge. Que M. Piehl médite ses propres paroles et qu'il n'oublie pas que sa « critique a été écrite à Upsala, » non pas à Edfou ».

Le gros de la critique de M. Piehl, pour cette partie, s'adresse aux textes des Nils du Sanctuaire (Intérieur), dont la copie nous a été donnée par MM. Bouriant et Legrain. Je me trouve dans l'impossibilité matérielle d'y répondre, n'ayant pas d'estampages en ma possession. Il est certain, néanmoins, que des fautes telles que  pour  doivent être attribuées au lapicide et non au lecteur moderne. Des preuves évidentes de la confusion entre le \triangle et le \square ont été déjà fournies par ailleurs; quant à l'emploi erroné du \triangle pour le \square , il s'explique aussi facilement, soit par la maladresse du graveur, soit par l'émiettement du grès sous le ciseau. Le groupe  qui semble extraordinaire à M. Piehl (*Sphinx*, p. 246), est pourtant exact. La tête d'hippopotame  est faite \triangle dans de nombreux passages, et je ne vois pas bien les raisons qui feraient rejeter la seconde forme en faveur de l'autre, car il y aurait alors substitution et non reproduction exacte du signe, ce que j'ai toujours essayé, dans la limite possible, d'éviter.

Enfin, les textes de la *Chambre de Chemin* m'ont attiré, cela va sans dire, une verte semonce de M. Piehl. D'abord, j'ai, démarquage impardonnable s'il en fut, « gardé et » reproduit » les *sic* qu'il avait « cru devoir introduire pour ajouter à la clarté » de ses copies; puis, fait non moins grave, j'ai lu , *sar*, un signe qu'il a rendu avant moi par , *sab*. Naturellement, il ne peut croire qu'on n'admette pas avec lui, sans le moindre scrupule, que « sa copie donne la vraie lecture » (*Sphinx*, p. 239). Lorsqu'un savant traite les travaux de ses confrères avec une telle hauteur et donne comme modèles ceux qu'il a produits, il ne doit pas se montrer surpris qu'on lui demande de soutenir autrement que par des lieux communs et des affirmations gratuites les faits qu'il avance. Nous allons voir combien M. Piehl est imprudent de ne point s'informer suffisamment avant d'émettre un avis. J'ai imprimé, à la page 404 de notre *Edfou*, la phrase suivante : . Après avoir étudié une


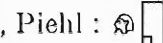


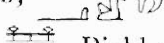
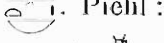
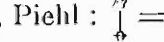
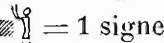
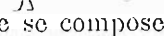



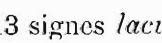
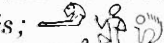
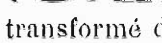



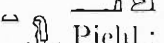

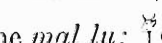
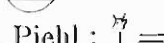

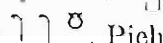
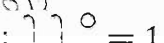
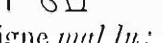
variante, qui paraît bien, en effet, donner un , M. Piehl a conclu de ce rapprochement que la leçon correcte, la seule que l'on dût admettre, était , dont il fait une forme graphique de  et qu'il traduit : « apporter » (*Inscr. hiér.*, 2^e série, texte, p. 12, note 1; aussi p. 32, note 3). Il eût peut-être été plus sage de sa part de m'accorder quelque crédit et d'attendre avant d'exposer au grand jour, et de manière aussi magistrale, ce qu'il a convenu d'appeler mes « bévues ». J'ai copié, depuis la publication du troisième fascicule de notre livre, sur les estampages et à Edfou même, dans un endroit de la deuxième salle hypostyle négligé par M. Piehl, car il est haut placé, deux exemples nouveaux de la phrase citée ci-dessus : α)  (Edfou, t. II, Wn. 4g. I, l. 11); β)  (Edfou, t. II, Wn. 4g. VI, l. 8). Je crois que l'on n'hésitera pas à reconnaître avec moi que le groupe que M. Piehl lit  correspond à  et à , ce qui confirme l'exactitude de ma version : . Il me serait encore possible, en invoquant d'autres preuves d'ordre indirect, de pousser ma démonstration plus avant. L'occasion s'en présentera peut-être une autre fois.

Il me faudrait maintenant, pour ne pas demeurer en reste d'amabilité avec M. Piehl, examiner ce que peuvent valoir ses travaux, j'entends, pour ne pas sortir du débat, le tome deuxième de ses *Inscriptions hiéroglyphiques*, auquel il me renvoie dévotement. Peut-être m'en fera-t-il grâce pour cette fois, car j'ai de quoi mieux employer mon temps. Mais, si d'occasion il pouvait lui être de quelque agrément que j'en fisse un jour la critique, je ne reculerai pas devant la nécessité de lui remontrer, avec toute la courtoisie nécessaire, combien parfois il s'est mépris sur la forme des signes et sur le sens des mots qu'ils représentent. J'y apporterai, qu'il en soit sûr, une conscience et une impartialité que je cherche en vain dans son article, et aussi un souci de l'exactitude dont il n'est pas coutumier. Afin qu'il ne m'accuse pas d'une méfiance exagérée à l'égard de ses œuvres, je ne puis mieux faire que d'en citer quelques menus fragments pris au hasard ou dans des conditions telles qu'on ne puisse pas me reprocher de les avoir choisis avec une arrière-pensée intéressée. Le savant impeccable ne s'y révèle pas aussi brillant que je m'y attendais. Je rappellerai que les textes publiés par M. Piehl ont été autographiés par lui, ce qui rend les erreurs moins explicables, car il lui était facile de les éliminer au fur et à mesure de son travail, s'il les avait aperçues; l'*erratum* n'en tient pas compte, du reste.

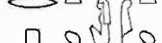
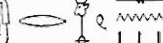
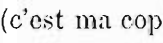
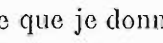



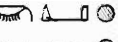
J'ai copié sur le monument, et non sur un estampage, ce qui égalise les chances entre M. Piehl et moi, le texte d'un montant de porte reproduit par lui dans ses *Inscrip-*

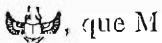
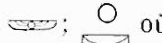
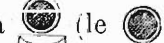
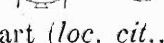
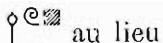
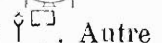
1. PIEHL, *Inscriptions hiéroglyphiques recueillies en Égypte*, 2^e série, pl. XIX, F = *Le Temple d'Edfou*, t. I, p. 425, Po. 3d. III, l. 2.







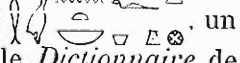
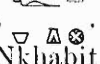
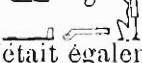

tions hiéroglyphiques, t. II, pl. LXIV, O-LXV, et par nous, dans *Edfou*, t. I, p. 579-580. La comparaison des deux textes m'a fait connaître ce qui suit chez M. Piehl : dix-huit (18) signes que j'ai pu lire ont été *lacunés complètement* par lui, trois (3) ont été *mal compris*, trois (3) autres ont été *passés*, enfin un (1) dernier signe a été *corrigé* à tort dans la traduction ; au total, vingt-cinq (25) fautes réparties comme il suit :

 , Piehl :  = 1 signe *mal lu*, 3 autres *lacunés* ;        , Piehl :      = 13 signes *lacunés* ;  transformé dans la traduction en  (cf. texte, p. 41, note 2) ;  . Piehl :  = 2 signes *passés* ;  , Piehl :  = 1 signe *mal lu* ;  , Piehl :  = 1 signe *passé* ;  , Piehl :  = 1 signe *mal lu* ;  , Piehl :  = 1 signe *lacuné*. La proportion paraîtra un peu forte lorsqu'on saura que le texte se compose seulement de trois lignes. Ce n'est pas tout. M. Piehl a joint à cette inscription une traduction, que je ne puis passer sous silence. J'en détache le passage le plus saillant :

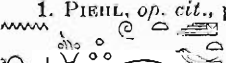
« Les prophètes, écrit-il, vont à droite et à gauche, de tous les côtés de ce dieu. Autour » de leurs cous est suspendue la princesse Maat, faite en vrai lapis-lazuli orné d'or » excellent » (Piehl, *op. cit.*, texte, p. 41). Cette *princesse Maat, suspendue au cou des prêtres*, m'avait semblé, à la lecture, assez étrange et d'une bien singulière rencontre. Me reportant au texte hiéroglyphique, je vis que la phrase correspondait à ceci :

    (c'est ma copie que je donne). M. Piehl a confondu simplement deux mots très différents, *ropäit* « princesse » et *ropît* « statue, image ». Pour un lexicographe avisé, c'est jouer de malheur. L'expression est loin d'être rare, et je ne croyais pas avoir à dire à un confrère, qui me taxe si généreusement d'ignorance, qu'on la retrouve dans un document très accessible, le *Décret de Canope*. Elle y est traduite $\alpha\gamma\lambda\alpha\alpha$ en grec ; elle est même passée de là dans un ouvrage qui n'est pas tout à fait inconnu de M. Piehl et qui lui a rendu quelques services, le *Dictionnaire hiéroglyphique* de Brugsch, p. 856, et *Suppl.*, p. 725. La dédicace de la statue de la reine Karomâma, conservée au Musée du Louvre, nous la donne aussi (cf. PIERRET, *Études égyptologiques*, t. I, p. 41). Je me refuse à croire que M. Piehl aurait jamais consenti à traduire la phrase suivante :     « Dire sur une *princesse* vache faite en or, [puis] mettre au cou du mort. » Qui sait, pourtant ?

Un texte voisin de celui-là, publié dans *Le Temple d'Edfou*, t. I, p. 579 (= PIEHL, *loc. cit.*, pl. LXVII, S), que j'ai copié sur place, puis revu sur l'estampage pour la correction des épreuves, renferme un certain nombre d'erreurs aussi grosses. C'est d'abord , que M. Piehl donne où la muraille porte  ; où elle a  (le  très nettement détaillé) ;  au lieu du groupe commun . Autre part (*loc. cit.*, pl. XLIII), c'est une inscription de trois lignes reproduite à l'envers : M. Piehl ne s'en est aperçu qu'à la traduction, cela grâce à un double qui se trouve dans Mariette, *Den-*

dérah, t. I, pl. 72 (*loc. cit.*, pl. XLIII, I). C'est bien certainement depuis ce moment qu'il a reconnu l'utilité de la comparaison des textes, qui ne lui est pas toujours propice, comme on a pu le voir. Les interpolations ne sont pas rares, du reste, chez lui; on en trouvera à la planche LXXXVII de l'ouvrage cité. Ces fautes, je le répète, ont été autographiées par l'auteur: on pourrait en conclure, sans aucune malice, que M. Piehl ne comprend pas les inscriptions qu'il copie et que ce n'est qu'après une étude laborieuse, rendue moins ardue par l'aide du *Dictionnaire* de Brugsch, qu'il parvient à en tirer ces planches d'hiéroglyphes interrompues à tout instant par des hachures et des signes mal compris, et ces traductions pâles et inexactes qu'il livre au public lettré. Peut-être serait-il utile que M. Piehl relût quelques-unes de ces dernières; il y trouverait matière à nombreuses corrections. Il verrait sans doute, cette fois-ci, que  ne doit pas être rendu par *faire une libation* (*cf. op. cit.*, pl. LXXXVI; texte, p. 58), et que la préposition , répétée quatre fois en accolade, ne doit pas être lue, comme s'il y avait , « de l'eau à » (*op. cit.*, texte, p. 58); comment tournerait-il la difficulté lorsqu'il y a des  à la place des ? (*Cf. Edfou*, t. I, p. 504.) Autre part il aurait encore de quoi occuper ses loisirs en cherchant les raisons qui lui ont fait traduire  par le verbe « délivrer ». Enfin, en y réfléchissant, peut-être comprendra-t-il qu'il aurait mieux fait de ne pas voir, dans le titre , un « prophète de la maîtresse de Fakit (= Hathor) ». Ce jour-là, le *Dictionnaire* de Brugsch l'a mal servi. La DAME DE FAGAIT est Nkhabit et non Hathor. *Fagait*, , est le nom d'Elithvia, vingt exemples le montrent, à Edfou; la prêtresse de Nkhabit se nommait  « la Griffue (?) », littéralement, d'après l'un des sobriquets de la déesse qui s'était également reporté sur la ville, et le prêtre portait le nom de  « l'esclave de la Blanche ». Je ne m'appesantirai pas davantage sur le crédit que l'on peut accorder aux diverses interprétations que M. Piehl a fournies pour les textes d'Edfou: j'en ai donné, dans ce qui précède, d'excellents échantillons, et j'aurais crainte, en faisant plus, d'être entraîné au delà des limites que je me suis tracées, car la matière serait bien longue à épuiser. Mais ne serait-ce pas elles qui inspirèrent à M. Loret l'article publié récemment par *Le Sphinx* (t. I, p. 186 sqq.), où il essaie de démontrer l'inanité des traductions et des commentaires? Pour moi, elles ne me paraissent être, la plupart du temps, qu'un prétexte à M. Piehl pour augmenter le volume de ses livres.







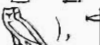


La conclusion à tirer de tout cela n'est assurément pas celle que M. Piehl attendait. J'en laisse le lecteur juge. Il me paraît difficile d'admettre qu'il ait eu, en prenant la plume, l'intention bien assurée de tenir l'engagement d'impartialité qu'il avait inscrit comme devise en tête du *Sphinx*. Qu'il se soit cru autorisé par ses travaux antérieurs



1. PIEHL, *op. cit.*, pl. XXIX, D; texte, p. 18; *Edfou*, t. I, p. 589. La phrase est ainsi conçue:  « La grande place de Râ est encensée (parfumée) contre le mal. » C'est-à-dire que l'on y a brûlé les parfums dont la fumée a la propriété d'éloigner les génies contraires. Il ne faut pas oublier que c'est par des fumigations qu'on chassait ou qu'on forçait à venir à soi les esprits de toutes sortes. Les contes orientaux sont pleins de récits dans lesquels on montre les magiciens brûlant des plantes aromatiques sur l'emplacement présumé d'un trésor, pour aider à sa découverte (*cf. l'Histoire d'Aladin*) ou pour appeler des génies. Les Papyrus magiques démotiques donnent des recettes de cette nature.



2. *Id.*, *ibid.*, pl. II, C; texte, p. 2 = *Edfou*, t. I, p. 429, Pl. 1g. II, l. 2.



et ses aptitudes particulières à juger notre publication, c'est un point qui ne regarde que lui, toute opinion étant libre; mais je ne puis m'empêcher de trouver qu'il aurait pu le faire avec plus de méthode et moins de passion. Partout où il se pàme d'aise sur l'excellence des moyens qu'il emploie pour me confondre, la contre-épreuve tourne à sa confusion. Cela était inévitable. M. Piehl part en effet d'un principe faux en admettant que chaque fois que l'on rencontrera deux formules de même nature, elles devront coïncider exactement, sans le moindre à-coup, stéréotypées pour ainsi dire : dans le cas où elles présentent des divergences, il ne peut se résoudre à les laisser telles qu'elles sont dans l'original, il y taille, il y rogne, guidé par l'inspiration du moment, accusant le copiste moderne d'inexactitude : le graveur ancien ne peut s'être trompé, car il connaissait son métier, le copiste moderne, autre que M. Piehl ou ses amis, se méprend toujours, car il ne sait pas le sien : ainsi l'a décrété M. Piehl. C'est faire un peu trop bon marché du savoir et de la bonne foi d'autrui. Il m'est pénible de lui contester une illusion aussi chère; mais, en matière de science, tout paradoxe est dangereux, et j'ai cru rendre service en essayant de démasquer celui-ci. Si j'apportais dans cette affaire un sentiment de mécontentement que j'en ai résolument exclu, ce serait le moment de répéter avec M. Piehl que le « principe auquel le savant suédois, par sa critique du » *Temple d'Edfou*, semble avoir voulu donner la consécration suprême, statue que » l'égyptologie (ou au moins certaines parties d'elle) n'exige point de ses adeptes la » formation méthodique qui, dans chaque science réellement méritant ce nom, est » regardée comme indispensable au spécialiste » (cf. *Sphinx*, p. 181). A quoi bon? Les faits valent mieux que les paroles : M. Piehl a cherché à « démontrer non seulement la » nullité de l'ouvrage, mais aussi l'incompétence de l'auteur de cet ouvrage. . . . en » qualité d'éditeur de textes ptolémaïques ». Je ne lui en garde nullement rancune, loin de là, puisqu'il m'a fourni les moyens de « démontrer non seulement la nullité de la » critique, mais aussi l'incompétence de l'auteur de cette critique en qualité d'éditeur » de textes ptolémaïques ». Sans l'exemple qu'il m'en a donné, jamais je n'aurais songé à faire la moindre allusion à ses livres, ne recherchant, dans une publication, que ce qu'elle renferme de bon. Je n'userai donc pas de représailles et je ne rééditerai pas, même en les adoucissant beaucoup, les paroles violentes et proches parentes de l'injure qui servent d'ordinaire à M. Piehl pour la défense de ce qu'il croit devoir appeler la science. Il est des besognes qu'on accepte malaisément; de plus, la vie est vraiment trop courte pour que je songe à en perdre quelques parcelles en de tels travaux. Je devais à ceux qui portent intérêt à notre *Edfou* une explication nette et franche, car l'attaque dirigée contre lui pouvait nuire à l'œuvre à laquelle je collabore. Je n'ai jamais eu, ni n'aurai jamais la prétention d'être exempt d'erreur; personne, parmi les « éditeurs de » textes ptolémaïques » n'a réussi à atteindre la perfection que l'on désirerait, avec raison, trouver dans les recueils d'inscriptions. Mais j'ai la ferme volonté de poursuivre l'erreur partout où je la rencontrerai dans mes copies et de la dévoiler sans fausse honte. Désireux avant tout de discréditer *Le Temple d'Edfou* au profit de ses propres éditions, M. Piehl n'a pas voulu me laisser le temps de faire moi-même la meilleure et la plus sincère des critiques, c'est-à-dire de publier l'*erratum* aussi complet que possible de

notre livre. Était-il juste d'agir ainsi? Une œuvre comme celle dont j'ai pris la charge demande de longues années d'application et de patience, beaucoup de courage aussi, lorsqu'on veut la rendre vraiment utile. Ce n'est donc pas en essayant de troubler l'opinion qu'on me donnera la force nécessaire pour poursuivre ma route. Mais, maintenant, quoi que dise ou quoi qu'écrive M. Piehl sur notre livre, j'espère qu'on voudra bien faire deux parts dans sa critique. Dans l'une on mettra les erreurs qu'il me prête; dans l'autre, les fautes réelles. Si petite, relativement, que soit la proportion de ces dernières, je m'appliquerai, qu'on en soit convaincu, à les faire disparaître; je m'en remets pour excuser celles qui subsisteront à l'indulgence de tous les vrais égyptologues. Quant à M. Piehl, ni ses cris, ni ses gros mots ne m'importuneront plus; il me suffira d'avoir dissipé la mauvaise impression produite momentanément par ses attaques.



Je ne saurais mieux terminer cet article qu'en dressant l'*erratum* de la critique de M. Piehl. Plus charitable que lui, je consens à ne voir dans ce qui suit que des fautes d'impression; je lui rappellerai pourtant que « mal corriger une épreuve est aussi grave » que mal copier une inscription »; et qu'« on ne saurait trop appliquer ses soins à ne » donner un bon à tirer qu'après avoir expurgé son texte de toutes les fautes qui peuvent s'y être glissées à la composition » (cf. *Sphinx*, t. I, p. 191). J'exclus de cette liste toutes les modifications du texte ancien qui portent sur des signes tels que  (pour ) (pour ) () (pour ) et sur des groupes comme  (pour ) () () : l'imprimerie du *Sphinx* ne les possède pas, probablement.

Page 161, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 98)¹.






Page 162, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 109).


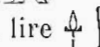





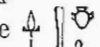



Page 163, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 128).



Page 165, au lieu de « page 133, ligne 10 », lire « page 130, ligne 11 ».



Page 165, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 142).

Page 165, au lieu de « deux lignes plus haut », lire « trois lignes plus haut ».

Page 170, au lieu de   , lire    (*Edfou*, p. 180).

Page 170, au lieu de      , lire      (*Edfou*, p. 180).



Page 170, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 183).

Page 170, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 185).



Page 171, au lieu de « ligne 9 », lire « ligne 11, 9^o ».



Page 174, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 231).



Page 174, au lieu de « *ub neheb* », lire « *ub neheb* ».



Page 174, au lieu de , lire  (*Edfou*, p. 240).



Page 174, au lieu de « feuille 30 », lire « feuille 30, page 233 ».



1. M. Piehl ignorait-il la différence de son et de sens qui existe entre  *qa* (cf. BRUGSCH, *Dict. hiér.*, p. 1435) et  *hāā* (*ibid.*, p. 935) dans les textes ptolémaïques? Il emploie toujours le premier, alors que le second est nécessaire, dans ses articles du *Sphinx*.

Page 176, au lieu de . lire  (*Edfou*, p. 249).

Page 178, au lieu de . lire  (*Edfou*, p. 261).

Page 178, au lieu de  → *amen* [sic], lire  → (*Edfou*, p. 262).

Page 242, au lieu de . lire  (*Edfou*, p. 322).

Page 243, au lieu de , lire  (DÜMICHEN, *Alt. Temp. Inschr.*, I, pl. LXXXI, l. 2).



EXTRAITS DES



In.p. Phot. Aron

ESTAMPAGES PRIS A EDFOU

par ROCHEMONTEIX.

